GUSTAVE ALLAIS

Professeur de Littérature Française à l'Université de Rennes

LAMARTINE

EN TOSCANE

ET

LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

(D'APRÈS LA CORRESPONDANCE ET LES MANUSCRITS)

Leçons prononcées à la Faculté des Lettres
de l'Université de Rennes



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, Rue de Cluny, 15

1909

LAMARTINE EN TOSCANE

ET

LES HARMONIES

DU MÊME, A LA MÊME LIBRAIRIE

Quelques vues générales sur le Romantisme Français : Le Romantisme au théâtre. — Origines de certains thèmes romantiques. — Le Pessimisme. — Le Romantisme et l'idée de progrès. 1897, in-8°.

Deux études de Littérature romantique : Les Origines du drame romantique. — La Légende des Siècles. 1899, in-8°.

Les Débuts dramatiques de Victor Hugo (*Amy Robsart*). 1903, in-8°.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Esquisse d'une méthode générale de préparation et d'explication des auteurs français. Delalain, 1884, in-8°. — *Epuisé.*

Montaigne et ses lectures, étude critique du chapitre « *Des Livres* ». Paul Dupont, 1885, in-8°.

Note bibliographique sur les « Essais » de Montaigne. Paul Dupont, 1887, in-8°.

La Légende de la Franciade au XVIe siècle et le poème de Pierre Delaudun d'Aigaliers. Thorin, 1891, un vol. 105 pages in-8° (*thèse latine*).

Malherbe et la Poésie Française à la fin du XVIe siècle, 1585-1600. Thorin, 1891, un vol. 424 pages in-8°.

Le Théâtre de Racine, leçon d'ouverture. Thorin, 1894, in-8°.

Sur une nouvelle interprétation des « Pensées » de Pascal, extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*. Paris, mai 1897, in-8°.

GUSTAVE ALLAIS
Professeur de Littérature Française à l'Université de Rennes

LAMARTINE

EN TOSCANE

ET

LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

(D'APRÈS LA CORRESPONDANCE ET LES MANUSCRITS)

Leçons prononcées à la Faculté des Lettres
de l'Université de Rennes



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, Rue de Cluny, 15

LAMARTINE EN TOSCANE

Les *Harmonies* de Lamartine furent publiées en juin 1830 ; elles formaient deux volumes de poésies et comprenaient une cinquantaine de pièces. Un grand nombre, disons environ la moitié, avaient été composées du printemps de 1826 à l'été de 1828, pendant le séjour de Lamartine en Toscane ; les autres, depuis le retour du poète en France, c'est-à-dire dans les derniers mois de 1828, pendant l'année 1829 et au commencement de 1830 (janvier-avril). Je ne parle pas des quelques pièces, une quinzaine environ, qui furent ajoutées au recueil postérieurement à l'édition *princeps*. En somme, si l'on a raison de dire que Lamartine rapporta d'Italie les *Harmonies religieuses*, comme il les appelait alors, il convient, pour être pleinement exact, de faire remarquer aussi qu'une fois rentré en France, il passa dix-huit mois environ à compléter son recueil.

I. — *Lamartine de 1820 à 1825.*

C'est au mois de septembre 1825 que le poète partit pour la Toscane. Quelles œuvres avait-il publiées jusque-là? D'abord, en mars 1820, avaient paru les premières *Méditations poétiques*, ce modeste petit recueil qui rendit Lamartine aussitôt illustre, et révéla à la France qu'elle possédait enfin un poète lyrique. Puis, en 1823, vinrent la *Mort de Socrate* (sept.) et les *Nouvelles Méditations* (oct.). Enfin, au printemps de 1825, parurent deux poèmes : 1° le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* que, dans sa correspondance, il appelle tout simplement *Harold* : « J'ai fini ce diable d'*Harold* »,

écrit-il, le 28 février, à Virieu. Cet ouvrage de 1.700 à 1.800 vers était inspiré du *Childe-Harold* de Byron et destiné à y faire suite ; 2° le *Chant du Sacre*, poème de circonstance, composé au mois d'avril en l'honneur du couronnement de Charles X, qui devait avoir lieu à Reims fin mai. Lamartine ne faisait pas grand cas de cet ouvrage ; il l'appelait « mon poème de Fontenoi », « l'horreur des horreurs poétiques », « ce rogaton ». (Lettres des 7 avril, 10 mai, 6 juin). *Harold* et *Le Sacre*, comme il disait, parurent ensemble au mois de mai 1825.

La cérémonie du sacre fut célébrée à Reims, le 29 mai. Victor Hugo et Lamartine, que le roi venait de nommer en même temps chevaliers de la Légion d'honneur (*Moniteur* du 29 avril), y étaient invités l'un et l'autre. L'auteur des *Odes* se rendit à Reims, et il s'y rencontra avec Charles Nodier, qui l'initia vraiment à l'art de Shakespeare en lui faisant connaître le puissant et profond génie du dramaturge anglais (1). Mais l'auteur des *Méditations* était alors assez souffrant à Saint-Point, et il s'apprêtait à partir pour les eaux d'Aix (2). « Le 29 mai, nous allons à Aix pour six semaines », écrit-il à Virieu, le 10 mai. Cette décision était même prise depuis les premiers jours d'avril : « Nous partons décidément pour Aix le 1er juin, » écrivait-il à son ami, le 7 avril. « Venez-y donc, c'est un site divin. Voguons encore sur le lac ! » — sur ce lac où la voix d'Elvire avait naguère prononcé de si tendres paroles d'amour et que les *Méditations* de 1820 ont rendu immortel.

A la fin de juillet, Lamartine était de retour à Saint-Point ; le 3 août, il disait à Virieu : « Nous irons à Florence. » Il avait obtenu le poste de second secrétaire d'ambassade à la légation de Toscane.

*
* *

On sait, en effet, que Lamartine cherchait à se créer une position dans la diplomatie. En 1820, après le succès éclatant des *Méditations*, aussitôt après son mariage, il était parti pour l'Italie ; le gouvernement de Louis XVIII l'avait attaché à la légation de Naples (juin). Ce fut pour les jeunes époux un véritable enchantement

(1) A Reims, mai-juin 1825, Victor Hugo composa son ode sur le *Sacre de Charles X* (*Odes et Ballades*, III, IV).

(2) Mme Victor Hugo s'est trompée en écrivant au chapitre XLIII de *Victor Hugo raconté* : « M. de Lamartine aussi était venu au sacre. »

que ce temps de « lune de miel » passé à Naples, et surtout à Ischia, sur le bord de cette admirable Méditerranée, dont il parle avec tant d'enthousiasme dans ses lettres. « Ischia, dit-il, est le chef-d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie, du monde ; c'est le séjour complet rêvé si souvent par nous... » (A Virieu, 9 oct. 1820).

Mais, malgré la beauté du pays, malgré la séduction du climat, il ne put s'attacher à son poste ; ennuyé, mal portant, mécontent d'une position trop modeste pour ses ambitions et pour ses besoins d'argent, il ne tarda pas à quitter Naples, et, dès le mois de janvier 1821, il se remit à voyager avec sa femme. Il réside d'abord à Rome jusqu'à l'époque de Pâques, puis reprend le chemin de la France par Florence et Turin (mai). Après un séjour prolongé aux eaux d'Aix, il va s'installer à Mâcon, où nous le retrouvons en 1822. Dans l'été de 1822, il fait un voyage en Angleterre (août et sept.) ; puis il revient se fixer en Mâconnais ; et, sauf quelques jours ou quelques semaines passés à Paris de temps en temps, sauf encore un séjour à Aix-les Bains au mois d'août 1823 et un autre aux eaux de Schinznach (Argovie) en juillet 1824, ses lettres nous le montrent, depuis la fin de 1822 jusqu'à l'été de 1825, résidant à Mâcon ou à Saint-Point. C'est là qu'il attendit trois ans une position conforme à ses vœux.

Ce qu'il souhaitait, une lettre écrite de Turin le 22 mai 1821 nous en donne l'indication encore un peu vague : « *Rester dans un coin d'Italie* avec cinq ou six mille francs, limites de toute mon ambition ». Quelques années plus tard, son ambition sera moins limitée. — Puis, dans les lettres de l'automne suivant, l'indication devient plus précise ; ce « coin d'Italie » où il voudrait se fixer, c'est Florence. « Il n'y aurait *que Florence* qui me plairait », écrit-il à Virieu (30 août) ; il redoute « l'humide Turin ». Il irait cependant à Turin, si l'on ne pouvait lui donner autre chose ; mais, dit-il, « je préférerai toujours Florence, quand il viendra à vaquer ». (Lettre du 17 juin 1822. Cf. lettres du 23 déc. 1821 et du 4 janvier 1822) (1). Donc il se résigne à « attendre paisiblement » la détermination du ministre « ou pour Turin ou pour Florence ». (17 juin 1822.)

Mais le ministre fait attendre longtemps sa « détermination », et cette longue attente met parfois à l'épreuve la patience de Lamartine. « Depuis deux ans, on ne me juge pas digne de copier

(1) Voir aussi les lettres de Lamartine à sa femme, écrites de Paris en janvier 1822 et publiées par M. Doumic dans son article : « Lamartine intime de 1820 à 1830 » (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1907).

et de cacheter des lettres dans une cour oisive d'Italie », s'écriait-il avec mauvaise humeur ; « je ne m'élèverai jamais *jusqu'au sublime rang* de secrétaire d'ambassade... » (Lettre du 18 sept. 1822.) En effet, les mois et les mois s'écoulent, l'année 1823 passe tout entière (1), nous arrivons à l'été de 1824, et aucune décision satisfaisante n'est intervenue. Lamartine parle d'aller n'importe où, « en Turquie, en Palestine, en Grèce, en Suisse, en Italie ». (Lettre du 22 mars 1824.) L'affaire de Florence paraît enterrée. Puis, en juillet 1824, voilà que Lamartine reprend bon espoir. Il profite de la présence de M. de la Ferronnays aux eaux de Schinznach pour reparler de Florence, et Mme de Lamartine prend à cette affaire « le goût le plus vif ». (Lettre du 3 juillet.) Tout semble marcher à merveille : « On m'annonce, écrit-il à Virieu le 30 juillet, qu'on veut réparer l'injustice et me nommer à Florence. » Mais, trois semaines plus tard, nous apprenons que tout a échoué encore une fois. « On ne peut me mettre à Florence, » dit-il, découragé, à Virieu (23 août). Enfin, au mois de novembre, en même temps qu'il pose sa candidature à l'Académie française (2), il fait des démarches au ministère et obtient une promesse ferme : « J'aurai dans un an Florence et 8.000 francs, si j'en veux. » (Lettre du 12 nov. à Virieu.)

Le fait est qu'il « en voulut » fort bien, mais surtout, à l'entendre, par égard pour « la santé et l'imagination encore très séductible de *sa* femme ». Pise, Florence, « il paraît que c'est décidément le ciel des miracles » (3), et de telles considérations « ont mis le poids dans *ses* justes balances ». Pour lui-même, il ne paraît guère enthousiasmé d'avoir à s'imposer ce déplacement : « Car, hélas ! que vais-je chercher ? Il y a moins d'aisance qu'où je suis, moins de solitude, moins de loisir, moins d'ombrages, moins de vieilles habitudes, etc. » (Lettre du 3 août 1825, à Virieu.)

(1) Une lettre du 6 août 1823, adressée à Virieu, nous parle d'un mécompte de Lamartine ; « On a donné Florence à Boissy, à ce qu'on assure. S'il en est ainsi, je vais donner ma démission *ab irato*. (Il veut dire sa démission d'attaché d'ambassade). Je suis dans une poétique fureur !... Du reste, je m'en fiche. » (*Sic*). Autrement dit, Lamartine se lassait d'attendre, et, comme il arrive pour les choses qu'on attend trop longtemps, la question de Florence lui devenait peu à peu indifférente.

(2) Lamartine se portait candidat au fauteuil de Lacretelle aîné, mort le 5 septembre 1824 ; il échoua, c'est Joseph Droz qui fut élu.

(3) Cf. Lettre du 29 août : « Marianne est toujours souffrante, de manière à m'inquiéter pour l'avenir. Je n'espère rien que d'un climat meilleur. »

*
* *

Le départ de M. et Mme de Lamartine fut fixé aux premiers jours de septembre. Avant de partir en voyage, ils reçurent à Saint-Point d'aimables visiteurs : Victor Hugo et Mme Victor Hugo, Charles Nodier, sa femme et sa fille. Nous rappelions tout à l'heure qu'au mois de mai, Victor Hugo et Nodier s'étaient rencontrés à Reims, aux fêtes du sacre de Charles X. Puis ils avaient fait un voyage dans les Alpes ; ils étaient allés à Chamonix. Au retour, ils passèrent par les environs de Mâcon et s'arrêtèrent à Saint-Point. Cette visite, remarquons-le (1), n'eût pas été possible en juin, puisque, à ce moment, Lamartine était aux eaux d'Aix. Lui-même, dans une lettre du 18 août, il dit à Mme de Genoude : « Nous quittons notre solitude de Saint-Point... Nous venons d'y recevoir nombreuse compagnie, M. et Mme Hugo, Charles Nodier, etc. »

Trois semaines plus tard, M. et Mme de Lamartine partaient pour la Toscane.

(1) Lamartine s'est trompé et même a accumulé les erreurs, quand il a écrit dans le *commentaire* de *la Retraite* (*Harmonies*, livre III, XIII) : « Je ne sais quel jour *de quelle année, vers* 1824, je vis arriver Victor Hugo à Saint-Point, accompagné de sa femme... et de Charles Nodier... *Ils allaient en Suisse ou en Italie*. Ils s'arrêtèrent quelques jours, etc. » Il est banal aujourd'hui de relever les perpétuelles erreurs de dates et de faits commises par Lamartine dans ses *commentaires ;* mais il est souvent nécessaire de les rectifier.

II. — *Lamartine à Florence.*

Ils arrivèrent à Florence le 2 octobre 1825. Trois jours après, le poète écrivait à Virieu pour lui donner des nouvelles de son voyage, lui résumer ses impressions d'arrivée et l'inviter à venir revoir cette délicieuse Toscane, qu'il trouve « plus riante et plus riche que jamais ». Il ajoute : « J'y suis depuis trois jours, dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du Moyen Age ; elle m'étonne et me charme plus que la première ou la cinquième fois (1) ». Il parle enfin de son installation dans une maison, qui est « à souhait » pour lui : « belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, » etc. (5 octobre). C'était ce qu'on peut appeler une large et fort belle installation. Nous savons, du reste, que Lamartine avait des goûts de grand seigneur.

Les lettres de Lamartine, pendant les premiers mois de son séjour à Florence, confirment son impression première ; et malgré les préoccupations relatives à la santé de sa femme, malgré des ennuis personnels, malgré le grave incident de son

(1) C'était bien la « cinquième fois » que Lamartine voyait Florence. Il s'y était arrêté lors de son premier voyage en Italie, avant d'aller à Rome et à Naples (oct. 1811), puis à son retour de Naples, au mois d'avril 1812. De même, lorsqu'il revint à Naples avec sa jeune femme, dans l'été de 1820, comme attaché à la légation de France, et qu'ensuite, au printemps de 1821, ils quittèrent Rome pour aller en Savoie et se rendre aux eaux d'Aix ; cette dernière fois, Lamartine s'arrêta deux jours à Florence, « pour faire la connaissance de M. de la Maisonfort, à laquelle, dit-il, je tenais beaucoup. » (Lettre du 2 mai 1821, écrite de Florence.) — Le marquis de la Maisonfort était le ministre de France près la cour de Toscane.

duel avec le colonel Pepe (1), le poète est vraiment sous le charme du beau ciel de la Toscane et de son « délicieux climat » (2) ; ce mot « délicieux », appliqué au climat de Florence ou de Livourne, revient souvent dans ses lettres. Florence offre, d'ailleurs, à M. et Mme de Lamartine d'agréables distractions : c'est d'abord, pendant l'hiver de 1825-26, la venue de M. et de Mme de Virieu (3), qui font à Florence un séjour de quatre mois (décembre à fin mars) ; ce sont aussi les soirées au théâtre, les réceptions mondaines à l'ambassade : « Nous avons de fort bons théâtres, où nous allons quelquefois dans la loge de l'ambassadeur. Nous avons force dîners diplomatiques, comédies d'amateurs anglais, français, italiens. Les journées, ici, se passent comme des éclairs, etc. » (Lettre du 6 avril 1826.) Ce sont encore les visites aux églises, à ces belles « églises d'Italie, peuplées de tombes, de statues, de tableaux ; véritables musées religieux, où l'on sent à la fois la hauteur, la grandeur et la sérénité lumineuse d'un culte plus moderne » (que dans les cathédrales gothiques) (4). Surtout ce sera, bientôt, une douce villégiature d'été à Montenero (Livourne), « dans une maison charmante, à cent pas de la mer, ... avec campagne, mer, soleil, solitude et gaîté, vignes, figuiers, bois, promenades à cheval, etc. » (Lettres du 1er août et du 11 septembre 1826) (5). On comprend qu'avec de telles séductions, la Toscane lui paraît une « nature enchantée ». « Cette Toscane, s'écrie-t-il, est un vrai paradis terrestre. » (Lettre du 11 septembre.) Et puis ce paradis est baigné par la mer qu'il aime, qui est « *sa* mer », la Méditerranée : « Je ne vis que sur ses bords : elle m'apporte vie et pensée. » (Lettre du 1er août.) Un mot, une formule résument toutes ces impressions charmantes et vivifiantes : « C'est enchanteur ! » (Lettre du 6 avril, à sa mère.) Voilà dans quelles dispositions de calme profond, de quiétude intime, de sérénité, de bonheur enfin, Lamartine compose alors quelques-unes de ses plus belles *Harmonies*.

(1) A propos d'un passage du poème de *Childe-Harold* sur l'Italie. Ce duel eut lieu le 18 février 1826 ; Lamartine fut blessé au bras. (Voir lettre de Lamartine au duc de Montmorency, 23 février.)

(2) Lettre du 17 mars 1826 ; cf. autres lettres de 1826, *passim*.

(3) Virieu servit de témoin à Lamartine dans son duel avec le colonel Pepe.

(4) Commentaire de l'harmonie *Hymne du soir dans les temples* (livre I, VIII).

(5) Cf. Lettre du 12-14 juin 1827, où il parle du Montenero, montagne couverte de chênes verts : « J'en suis à une demi-heure », dit-il à Virieu.

*
* *

Cependant il a, dans le cours ordinaire de sa vie officielle, des préoccupations, des ennuis, qui tempèrent son enthousiasme et qui, en s'aggravant peu à peu, en viennent à lui causer quelque désenchantement. Ses fonctions à la légation de Toscane n'étaient pas faites pour exalter son imagination, et il les remplissait avec exactitude, mais sans grand plaisir. Ses meilleurs moments, trop rares à son gré, étaient ceux où il pouvait, une fois les dépêches expédiées, écrire librement des vers, c'est-à-dire redevenir lui-même. En somme, à lire de près sa correspondance, on a une double impression très nette : c'est que, s'il est enthousiaste de la Toscane, il est mécontent de sa propre situation. Ses lettres de 1827 surtout témoignent d'un malaise très prononcé, où paraissent entrer comme éléments caractéristiques une lassitude générale, de l'inquiétude d'esprit, le désir de changement, le besoin d'indépendance. Tout cela revient à dire que Lamartine n'était guère fait pour être fonctionnaire.

Il souffrait de n'être pas libre ; ses fonctions étaient assez assujettissantes ; son ministre, le marquis de la Maisonfort, avait certaines exigences, qui contrariaient les habitudes de Lamartine : « C'est un homme qui aime trop que je sois à mon poste dès dix heures du matin ; et comme, après déjeuner, je n'ai jamais écrit un vers, la plupart de mes matinées s'écoulent sans profit pour moi. » (Lettre du 26 mars 1826.) Heureusement, le marquis possédait à Lucques une maison de campagne (1), où la belle saison le ramenait, et Lamartine profitait de l'absence du ministre pour reprendre sa liberté : « Au printemps, il s'en va à Lucques, alors je serai plus libre, » etc. (Même lettre.)

Pendant trois ans de séjour à Florence, Lamartine ne put revenir en France qu'une seule fois. C'était au mois de mai 1826. Il venait de perdre un de ses oncles, l'abbé de Lamartine, possesseur du domaine de Montculot, en Bourgogne (2). Il héritait de

(1) « La campagne (aux environs de Lucques) est ravissante... Rien de beau comme les villas tout autour. M. de la Maisonfort a la plus belle de toutes. » (Lettre du 17 mars 1826.)

(2) Voir lettre du 16 mai 1826, écrite de Dijon.

cette magnifique propriété, qu'il estimera plus tard au prix de 700.000 francs (1). Il obtint un congé pour aller régler ses affaires de famille. Son absence dura environ deux mois (mai-juillet), et il s'en revint « lentement rejoindre *son* ministre » et son poste. (Lettre du 9 juillet 1826.) Mais, l'année suivante, lorsqu'il perdit (mai 1827) son oncle de Monceau, l'aîné de ses oncles, dont l'héritage le mettait à la tête de « plus de 50.000 francs de rentes » (2), il lui fut impossible d'aller en France pour régler cette succession (3). Il était alors « chargé d'affaires » ; et les affaires de la légation, dont il avait toute la responsabilité, le tenaient plus que jamais attaché à sa résidence.

Il souffrait encore de n'avoir pas une position assez élevée. Il s'en plaint dès le début même de son séjour à Florence : « Je rougis un peu de n'être pas même jugé digne d'être premier secrétaire d'ambassade à mon âge et après mon noviciat déjà long. » (Lettre à la marquise de Raigecourt, 5 novembre 1825.) Telle était son ambition : obtenir de l'avancement et « devenir premier secrétaire à Turin, à Madrid, à Naples.... Mon rêve, c'est Turin, à cause du voisinage. » (Lettre du 17 mars 1826, à M. de Marcellus.)

Cependant, dès l'automne de 1826, se produit une circonstance très heureuse pour Lamartine et bien faite pour mettre sa personnalité en relief et servir ses ambitions. M. de la Maisonfort quitte la légation de Toscane et rentre en France; Lamartine est « chargé d'affaires » en l'absence du ministre. « Me voici chargé d'affaires avec une chancellerie sur les bras,... avec 22.000 francs d'appointements. » (Lettres du 11 septembre et du 8 octobre 1826.) Lamartine paraît d'abord très content d'un état de choses qui lui permet de faire figure, de jouer un certain rôle, de recevoir « toute l'Europe qui passe et à qui il faut des visites ». (Lettre du 8 octobre.) Cette fois, il prend goût à ses fonctions ; il les trouve fort « agréables » et y montre un zèle inaccoutumé : « Vous ne me reconnaîtriez pas, écrit-il à la marquise de Raigecourt, tant je suis devenu sage, rangé, studieux, tant je barbouille de dépêches... Cette carrière me plaît. » (Lettre du 27 sept. 1826.)

Mais cette satisfaction ne devait pas durer. En effet, les fonctions

(1) Voir lettre du 21 janvier 1830.
(2) Lettre du 22 juillet 1827.
(3) Ce règlement de succession eut lieu sans lui, et on lui envoya les comptes à approuver. (Lettre du 29 septembre 1827.)

de « chargé d'affaires » à Florence n'étaient qu'intérimaires (1), et Lamartine voulait naturellement obtenir quelque chose de stable. Dans toutes les lettres de 1826-28 où il parle de ses soucis de carrière, nous retrouvons toujours l'expression du même vœu que nous l'avons entendu formuler au mois de novembre 1825 : devenir premier secrétaire à Naples, à Turin, à Madrid, ou encore à Constantinople ; le Midi ou l'Orient, mais pas le Nord (2), pas l'Allemagne, ni la Suisse ni la Belgique, tous pays dont il redoute le climat pour sa santé et pour celle de sa femme, sans compter diverses considérations de convenance personnelle.

Aussi, en novembre 1827, refuse-t-il Bruxelles, puis Berne. « On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférais rester en disponibilité. » (Lettre du 10 novembre, à sa mère.) Cette décision est confirmée par trois lettres de Lamartine écrites le 26 novembre, l'une à sa mère, l'autre au comte de Sercey, la troisième à Virieu : « On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai refusé, » dit-il, et les trois lettres énoncent son refus à peu près dans les mêmes termes. « J'ai refusé Bruxelles et Berne », dira-t-il encore à sa mère, le 27 décembre.

Toutes ces lettres dénotent chez Lamartine, outre une préoccupation d'esprit bien légitime, l'ennui de ne rien obtenir à son gré. Cependant l'intérim se prolonge, et aussi l'attente de notre « chargé d'affaires » ; il éprouve de l'impatience, du dépit, et finalement une grande lassitude. Dès le 23 octobre, il écrit à sa tante, Mlle de Lamartine : « Je vais demander, à la fin de ma gestion, un congé long et très long. » Mais surtout ses deux lettres du 10 novembre et du 27 décembre à sa mère nous peignent le mieux son état d'âme. Il trouve qu'à l'âge de 37 ans, et avec « une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes », il serait « trop sot de sacrifier talent et jeunesse » à « copier des dépêches » ; il s'écrie enfin : « *Je suis las du métier !* » — de ce métier, qui, quinze mois plus tôt, lui semblait si agréable !

Il y a quelque chose encore qui venait aggraver son ennui : il

(1) « Je ne demanderais qu'à rester ici vingt ans chargé d'affaires », écrivait Lamartine au comte de Sercey (13 février 1827). Cf. lettre du 23 janvier.

(2) Il faisait exception cependant pour Londres. Voir lettre du 26 avril 1827, au comte de Sercey. N'oublions pas, d'ailleurs, que Mme de Lamartine était Anglaise.

souffrait de ne plus pouvoir librement écrire de vers. Les affaires de la légation étaient devenues très absorbantes pour lui, et elles lui prenaient tout son temps. Et ce n'étaient plus seulement ses matinées, comme le voulait M. de la Maisonfort, qui étaient occupées, c'étaient aussi ses journées entières et parfois même une partie de ses nuits. « Je ne fais plus d'*Harmonies*, » écrit-il à Virieu le 9 novembre 1826, « parce que je me couche à une heure du matin assez régulièrement. » Un an plus tard, il lui écrit encore, avec un accent de tristesse : « Quand nous retrouverons-nous libres et désoccupés à Pupetières (1) ou à Saint-Point? Je suis, à la lettre, accablé, éreinté d'ouvrage... Cela me lasse et me dégoûte. » (26 novembre 1827.) Et de même à son père : « Je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. Je n'ai pas une minute de libre dans la journée, si ce n'est une heure au plus au coin du feu après dîner. » (27 janvier 1828.) (2).

Cette impossibilité où il se trouvait, pendant des semaines et des mois entiers, de faire des vers, lui causait une véritable souffrance morale, dont ses lettres de 1827 et de 1828 expriment toute la profonde amertume : « Ma verve lyrique est épuisée; depuis trois mois, je n'ai pas aligné un vers. » (24 mars 1827.) — « Je ne fais pas un vers. » (22 juillet.) — « Je m'ennuie ; je n'écris rien. » (Octobre.) Cette plainte revient ainsi dans beaucoup de ses lettres comme un douloureux refrain ; elle complète l'expression mélancolique de son ennui et de sa lassitude. — « Je suis las du métier : plus possibilité de faire un vers. » (27 décembre 1827.) « Je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. » (Janvier 1828.) — « Je m'ennuie et ne trouve pas le temps d'écrire un vers. » (16 juillet 1828.) — Ces formules, toujours les mêmes, rendent bien dans leur monotonie le continuel et incurable malaise d'esprit qu'éprouvait Lamartine. Il l'exagérait même peut-être un peu, car il fit des vers à Florence en 1828. Mais il ne s'appartenait pas assez ; il n'était plus assez libre, et il avait hâte de recouvrer sa liberté.

Aussi fût-ce pour lui une véritable délivrance, longtemps attendue et accueillie avec joie, quand l'arrivée de M. de Vitrolles à la légation de Toscane (août 1828) lui permit enfin de prendre un congé et de repartir pour la France.

(1) Propriété de M. de Virieu.

(2) Cf. Lettre du 27 déc. 1827 : « Je ne suis heureux que quelques moments de solitude après le dîner. » Il faut dire aussi qu'il était toujours dans les grandes réceptions officielles, dîners, bals, etc. C'était pour lui une vie de surmenage ; c'est, disait-il, « un monde et un éclat à en perdre la tête de fatigue. » *Ibid.*

*
* *

Ce n'était pas sans peine que Lamartine avait réussi à quitter Florence. Accrédité auprès du grand-duc, au mois de septembre 1826, pour remplir les fonctions de « chargé d'affaires » en l'absence du marquis de la Maisonfort (1), les circonstances firent si bien qu'il garda cette situation intérimaire jusqu'à l'arrivée de M. de Vitrolles, en août 1828, c'est-à-dire pendant près de deux ans. Ce *biennium* présente deux périodes, qu'il n'est pas inutile d'étudier avec quelques détails : l'une depuis le départ de M. de la Maisonfort jusqu'à la désignation de M. de Vitrolles (octobre 1827), l'autre jusqu'à l'installation du nouveau ministre plénipotentiaire. L'une et l'autre ont d'ailleurs comme caractères communs pour Lamartine la fatigue et l'ennui d'une incertitude qui se prolonge indéfiniment.

M. et Mme de la Maisonfort partent le 15 octobre 1826, « ne parlant que de retour ; mais, ajoute Lamartine, j'ai peine à y croire ». (Lettre du 23 octobre.) « Je crois que c'est sans retour », disait-il déjà le 11 septembre. « Je ne sais si le marquis de la Maisonfort reviendra », dit-il de même le 9 novembre. En tout cas, il est bien résolu à « rester à Florence jusqu'au retour du marquis ». (Lettre du 31 décembre.) Il n'est d'ailleurs qu'au début de ses nouvelles fonctions, et — comme nous l'avons vu — elles lui plaisent.

Arrive l'année 1827. M. de la Maisonfort ne va pas tarder à revenir. « Il veut revenir au printemps », dit Lamartine en février. Voici le mois de mai : « Le marquis s'annonce pour la fin d'août. » (Lettre du 15 mai). — « Le marquis de la Maisonfort ne revient toujours pas, pas du moins avant septembre ». (Lettre du 6 juin.) Et Lamartine se résigne à l'attendre pour cette date. C'est qu'il « soupire après le retour » du marquis ; il vient en effet de perdre son oncle de Monceau ; il a « un nouvel héritage à liquider », et il « désire vivement... aller six semaines en France » pour régler ses affaires. (Lettres du 6 et du 20 juin.) Enfin il lui faut attendre jusque « vers la fin de septembre ». (Lettre du 4 août.)

Entre temps, on a parlé d'envoyer M. de Marcellus à Florence

(1) Voir lettres du 11 et du 27 septembre 1826.

(lettre du 12-14 juin) ; mais, décidément, M. de la Maisonfort est maintenu (lettre du 20 août à M. de Sercey), et Lamartine prend toutes ses dispositions pour son prochain départ. Mais voici le mois d'août fini, et septembre s'écoule tout entier : toujours pas de marquis. Lamartine l'attend « vers le 4 octobre » (lettre du 25 septembre) ; il espère « arriver fin d'octobre à Milly » (29 septembre). Mais, à cette date du 29 septembre, il est sans nouvelles de M. de la Maisonfort, et il en est, dit-il, « bien impatienté ».

M. de la Maisonfort ne devait pas revenir en Toscane ; il mourut au mois d'octobre. Il fallut pourvoir à sa succession. C'était pour Lamartine un nouveau bail avec Florence et une nouvelle prorogation de ses fonctions intérimaires. Son retour en France était encore différé de plusieurs mois : « Tout me fait croire, écrit-il à sa tante, Mlle de Lamartine, que nous serons libres au mois d'avril. » (Lettre du 23 octobre.) Le voilà donc forcé de subir les circonstances et d'attendre la nomination d'un nouveau ministre.

A la fin de novembre, Lamartine apprend que le baron de Vitrolles est désigné pour Florence. « Je doute qu'il y vienne », écrit-il à Virieu (26 novembre). D'ailleurs, il est question aussi de M. de Marcellus (6 décembre). Mais bientôt il se confirme que c'est bien M. de Vitrolles qui succédera au marquis de la Maisonfort. (Lettre du 27 décembre 1827.) « Nous aurons donc M. de Vitrolles ». (Lettre de janvier 1828 à M. de Marcellus.)

Quand viendra-t-il ? Peut-être fin mai ; peut-être aussi plus tôt, vers le 15 avril. (Même lettre.) Enfin il écrit à Lamartine qu'il arrivera « aux premiers jours de juin ». (Lettres du 27 janvier et du 6 février 1828.) Evidemment, M. de Vitrolles n'est nullement pressé de rejoindre son poste, et Lamartine continue, avec plus ou moins d'impatience, à rédiger des dépêches, à gérer les affaires de l'ambassade, à recevoir « toute l'Europe voyageante » et à se morfondre dans l'attente et l'incertitude. Il faut bien prendre son parti des choses auxquelles on ne peut rien, et notre « chargé d'affaires » ne trouve rien de mieux que de s'installer dans une très jolie villa, « charmante, chaude et confortable », située « derrière Santa Maria Novella », avec « vastes remises et écuries », jardin et domaine comprenant « oliviers, vignes légumes, blé, trois vaches, etc. », le tout pour la modeste somme de cent vingt mille francs (1). L'achat de cette « petite maison-

(1) Voir lettres du 25 décembre 1827 et du 22 mars 1828.

nette », qu'il appelle aussi « casino » (1) ou « cottage », était la réalisation d'un projet caressé depuis plusieurs mois (2). De plus en plus attaché « à ce délicieux pays », il voulait avoir un « asile au soleil » (3), où venir passer les hivers, « quand la diplomatie m'aura rejeté », disait-il. (Lettre du 25 janvier.) Le 4 février 1828, il s'établit donc dans sa « maisonnette », qui faisait « l'admiration universelle ». (Lettre du 11 février 1828.) On sait tout ce que comportent les détails d'une telle installation ; ils occupèrent assez longtemps l'esprit de Lamartine pour apporter une heureuse diversion à ses ennuis de carrière et à ses incertitudes au sujet de l'arrivée de M. de Vitrolles.

Celui-ci s'était donc annoncé pour le commencement de juin. (Lettre du 6 février.) Quelques jours plus tard (14 février), on dit qu'il ne viendra « qu'en septembre ». Et ainsi recommence pour Lamartine cette insupportable série d'atermoiements, d'ordres dilatoires et de contre-ordres perpétuels, qu'il avait connus en attendant le retour du marquis de la Maisonfort. En mars, il se décide à « relouer sa villa à Livourne pour l'été ». (Lettre du 22 mars.) Il l'annonce à Virieu et ajoute : « Que dit-on de M. de Vitrolles ? Vient-il ? » Rien de moins certain, en effet. Au 15 avril, on compte qu'il arrivera « à la fin de juin » ou « dans les premiers jours de juillet » ; mais peut-être aussi n'arrivera-t-il qu'en septembre. (Lettres du 15 et du 26 avril.) — « Cette incertitude, qui se prolonge..., nous gêne autant qu'elle nous ennuie », écrit Lamartine à sa mère. En effet, après avoir « à peu près résilié » son loyer de Livourne, il a cru préférable de le « rétablir » ; et, d'autre part, il a « manqué deux occasions de louer *son* casino pour quatorze mois, à vingt louis par mois ». (Lettre du 26 avril.) Voilà bien des causes légitimes de mauvaise humeur.

En juin, M. et Mme de Lamartine vont passer trois semaines aux bains de Casciano (4) ; M. de Vitrolles n'arrive toujours pas ; on est même sans nouvelles de lui depuis deux mois. Mais voici qu'au 26 juin « ses effets arrivent, ce qui donne espoir » au « chargé d'affaires ».

Le 11 juillet, M. et Mme de Lamartine sont établis dans leur villa de Livourne, « à la suite de la cour ». (Lettre du 13 juillet.) Le 16,

(1) « On l'appelle ici un *casino*, parce qu'elle est ville et campagne. » (Lettre du 27 janvier 1828.)

(2) Voir lettres du 20 juin 1827, d'octobre 1827 (à Virieu) et du 10 novembre 1827.

(3) Lettre du 22 mars 1828 ; cf. lettres de janvier et de février.

(4) « Bains minéraux... à huit lieues de Florence ». (Lettres du 26 avril et du 12 mai.)

on reçoit enfin la nouvelle que M. de Vitrolles arrive par Turin et Gênes, et qu'il sera à Florence « à la fin du mois ». Aller recevoir M. de Vitrolles, l'installer, revenir passer une quinzaine à Livourne jusqu'au retour du grand-duc à Florence vers le 15 ou 20 août, faire la présentation officielle (1) du nouveau ministre à la cour, puis « prendre congé » : tel est pour Lamartine le programme qu'il reste à remplir (2), et il y réussit. Bientôt il quitte la Toscane, « ne rêvant, dit-il, que Saint-Point, repos, lait d'ânesse et soirée de famille » (lettre du 16 juillet) ; et, dans les premiers jours de septembre, il est de retour à Mâcon.

(1) « Tant qu'un ambassadeur n'est pas présenté, le chargé d'affaires est toujours en fonctions. » (Lettre du 22 juillet ; cf. lettre du 13 juillet.)

(2) Voir lettre du 16 juillet.

III. — *Retour de Lamartine en France.*

Lamartine s'était éloigné de Florence, bien décidé « à n'y pas revenir comme secrétaire », ainsi qu'il l'écrivait à sa mère, le 22 juillet 1828 : « Une fois encore à Rome ou à Constantinople, ou plus du tout ». Rome, avec la situation de « chargé d'affaires » et « une quarantaine de mille francs », eût satisfait son ambition : « Cela me mettrait en position d'être ministre plénipotentiaire aussitôt après. » (Lettre du 16 juillet.)

Tout semble d'abord favoriser ses projets. Lorsqu'il vient à Paris pour rendre compte de sa gestion en Toscane, il reçoit le meilleur accueil du roi et de M. de la Ferronnays, ministre des affaires étrangères : « Le roi... m'a traité avec toute bonté et témoigné toute satisfaction de mes services ». — « Au ministère, on est à merveille pour moi ; on m'a classé en première ligne... » (Lettres du 14 et du 18 octobre.) Dix jours plus tard, il annonce à Virieu qu'il a une promesse de nomination à Londres. « Le roi, Rayneval, la Ferronnays, Bourjot, d'Hauterive et *tutti quanti* m'ont comblé d'éloges... Je suis désigné et comme nommé en premier à Londres. Ils m'ont annoncé officiellement cette destination ; ce sera exécuté au premier mouvement, dans les six ou sept mois. La Ferronays m'a dit : « Si je sors du ministère, comptez-y également ; je ne sortirai pas sans avoir pris ces arrangements avec mon successeur. » (Lettre du 28 octobre.) En parlant ainsi, M. de la Ferronnays ne montrait pas moins de prudence politique que d'obligeance personnelle à l'égard de Lamartine ; car il se rendait fort bien compte que le ministère Martignac, souvent en désaccord avec les sentiments intimes de Charles X, risquait de ne prs durer. En tout cas, de telles assurances ne pouvaient qu'inspirer à Lamartine une ferme confiance dans l'avenir, et il se voyait déja maître du poste de Londres et, comme il disait à Virieu, « ministre (plénipotentiaire) dans trois ou quatre ans. » (Même lettre.)

Mais, une fois de plus, allait se vérifier le proverbe connu sur « la coupe et les lèvres », et Lamartine être éprouvé par une nouvelle déception. Le malheur voulut que, le 2 janvier 1829, M de la Ferronnays fût frappé de paralysie dans le cabinet du roi et obligé de donner sa démission. C'était la ruine des ambitions de Lamartine, ou du moins elles se trouvaient de ce fait sérieusement compromises ; le poète le comprit aussitôt : « L'événement de ce pauvre M. de la Ferronnays me ferme, je crois, ma carrière. » — « M. de la Ferronnays est une perte capitale pour mon ambition... J'étais désigné pour Londres : je faisais mes paquets ; je ne sais plus ce qu'il en sera ». (Lettres du 13 janvier et du 14 février 1829.) Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il était résolu à n'accepter qu'un poste digne de lui ou bien à démissionner : « Si je puis raccrocher Londres, j'y vais ; si, au lieu de Londres, on me proposait Rome ou Constantinople, j'accepterais. Hors de là, démission définitive. » (Lettre du 3 mai 1829 ; cf. lettre du 25 févr.) Les amis qu'avait Lamartine au ministère, MM. d'Hauterive, Rayneval, Bourjot, Bois-le-Comte, etc., l'appuient fortement auprès du comte Portalis, le successeur de M. de la Ferronnays ; et, vers la fin de mai, il écrit à Virieu : « On me garantit Londres. »

Pourtant rien n'était encore fait, lorsqu'au ministère Martignac succéda le ministère Polignac (9 août 1829). Lamartine renouvela ses instances pour Londres, mais en se réservant d'accepter la Grèce ou Rome, si Londres n'était pas possible (1). Au mois de novembre 1829, pendant le très court séjour qu'il fit à Paris (2), et qui fut brusquement interrompu par un cruel événement de famille, il eut le temps de voir le prince de Polignac (3), de dîner chez lui et de lui parler de ses affaires. « Le prince de Polignac me parle d'aller ministre en Grèce », écrit-il à sa femme, « le 19 au matin », c'est-à-dire quelques jours avant de quitter précipitamment Paris. C'est à cet entretien avec M. de Polignac qu'il faisait allusion cinq semaines plus tard, lorsqu'il écrivait à Virieu : « Il (M. de Polignac) m'a parlé de la Grèce, où je pourrais être envoyé comme chargé d'affaires résident. Cela réunirait tout pour moi : diplomatie, poésie, Orient, climat et intérêt politique. » (Lettre du 26 décembre.)

(1) Voir lettres du 16 août, du 17 septembre et une lettre écrite à Virieu en décembre, sans indication de quantième.

(2) Il y arriva le mardi 13 novembre et en repartit à la hâte neuf jours plus tard, le jeudi 22. — Sa mère était morte le lundi 19.

(3) Voir les billets adressés par Lamartine à sa femme pendant ce séjour à Paris ; article de M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1907.

C'est donc vers la Grèce que se tournent désormais les visées de Lamartine ; les pourparlers sur cette question se poursuivent dans les premiers mois de 1830 (1), mais sans donner un résultat positif. D'ailleurs, il a des compétiteurs qui « intriguent contre *lui* dans les bureaux », si bien qu'un jour on prétend l'envoyer « en Espagne ». (Lettre à Virieu, mai ou juin). De son côté, M. de Polignac lui « garantit » toujours la Grèce, mais « quand il y en aura », c'est-à-dire quand il y aura un gouvernement grec. Aussi Lamartine ne se fait guère d'illusions : « Tout cela *est en l'air,* » dit-il très justement. (Même lettre.) Et, en fait, tout cela n'aboutit à rien.

Bientôt l'horizon politique s'assombrit ; la situation se complique ; les événements inévitables se précipitent ; la révolution de Juillet amène l'avènement d'une nouvelle dynastie. Alors Lamartine adresse sa démission au comte Molé (19 septembre). « Voilà, dit le roi Louis-Philippe en conseil des ministres, voilà enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate. » (Lettre du 21 septembre.)

Ainsi se termina la carrière diplomatique de Lamartine.

*
* *

De toutes ces négociations et de ces longs mois d'attente inutile, si Lamartine gardait un regret, c'était de n'avoir pu aller en Grèce, en Orient. L'idée d'un voyage en Orient a, depuis Chateaubriand, hanté l'imagination de bien des littérateurs. Rappelons-nous seulement, après Lamartine, Flaubert, Renan, Pierre Loti, tous également épris de lumière et de chaudes couleurs, et qu'attirèrent aux pays d'Orient le culte des traditions antiques et l'admiration émue pour les plus belles légendes de l'humanité. Pour Lamartine, l'idée d'un voyage en Orient remonte à plusieurs années en arrière (2). Dans sa lettre du 11 septembre 1826 à Virieu,

(1) Voir lettres du 22 janvier, du 10 février et du 3 mars 1830.

(2) Que dit-il lui-même dans les premières pages de son *Voyage en Orient* ? « Mon imagination était amoureuse du ciel, de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs antiques, des traces humaines et surtout divines du religieux Orient. Toute ma vie, l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes de mon pays. » — Je cite le texte *primitif* de ce passage, tel qu'il est rétabli par M. Christian Maréchal dans son tout récent et excellent travail critique sur *le Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine*

nous lisons ce passage : « Si je n'étais pas moi-même *de plus en plus occupé* de mon *long voyage* en Orient », etc., ce qui signifie tout au moins qu'il en avait l'esprit « occupé » depuis déjà un certain temps. Il ajoute : « Il faut que je prépare cent mille francs pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah... Il (ce brick) servira pour la Grèce, l'Asie Mineure et l'Egypte », etc. ; et il trace rapidement un plan de voyage, qu'il adresse à Virieu en lui donnant rendez-vous « à Marseille, dans quinze mois ou deux ans ». — « Je soupire après un voyage en Orient », écrit-il encore le 30 avril 1827.

Il attendit jusqu'à l'été de 1832 pour mettre son projet à exécution. Il partit de Marseille le 10 juillet, sur le brick l'*Alceste*, avec sa femme, sa fille et trois « compagnons de voyage », dont Virieu n'était pas. Dans les premiers jours de septembre, les voyageurs abordèrent en Syrie. Lamartine, laissant sa femme et sa fille établies à Beyrouth, au pied du Liban, partit en caravane pour aller visiter la Palestine. Il vit la Galilée, le lac de Tibériade, la Judée, Jérusalem, le Jourdain, la mer Morte, revint par Jaffa, Césarée, Tyr et Sidon, rendit visite à lady Esther Stanhope, et, après une absence de 45 jours, retrouva sa famille en bonne santé à Beyrouth. (Lettre du 12 nov.) Un mois après, le 6 décembre, il eut la douleur de perdre sa fille Julia (1). Après un si grand malheur, le voyage si longtemps projeté n'avait plus guère d'intérêt pour M. et Mme de Lamartine; ils attendirent en Syrie le retour du printemps, puis allèrent prendre la mer au golfe d'Alexandrette, s'arrêtèrent à Constantinople, et revinrent peu à peu par la Turquie d'Europe et l'Autriche. A la fin d'octobre 1833, ils étaient de retour en France. Lamartine rédigea ses notes de voyage, les compléta, les remania, les arrangea et en tira son *Voyage en Orient*, qui parut en 1835.

*
* *

Mais revenons à l'époque du retour de Florence et aux quelques mois qui précédèrent la publication des *Harmonies*.

(Bloud et Cie, 1908, in-8o, page 79). M. Maréchal a pris pour base de son travail les six albums laissés par Lamartine qui contiennent le manuscrit original du poète et qui sont déposés à la Bibliothèque nationale.

(1) Née à la fin de mai 1822, elle avait dix ans et demi, et non *seize*, comme le dit Lamartine. (Lettre du 20 décembre 1832.)

En arrivant à Paris, Lamartine avait trouvé au ministère un excellent accueil, cordial et bienveillant. Mais c'est avec une sympathie chaleureuse, presque enthousiaste, que l'accueillit le monde des salons politiques et littéraires. C'est que le poète diplomate revenait entouré d'un nouveau prestige, le prestige qui s'attache à une longue absence et à un séjour dans l'un des plus beaux pays du monde. Aussi quel empressement ! On l'accable de visites. Ecoutons ce qu'il dit à Virieu, le 28 octobre 1828 : « Des mandarins et des lettrés, en veux-tu voir ? Viens, le matin, chez moi ; j'en reçois sans exagérer trente à quarante par jour. J'ai germé et grandi pendant mon absence et mon silence... J'aurais donc tort si je me plaignais des humains. Je suis écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels ; ce serait à en perdre la tête. » Les libraires eux-mêmes, gens positifs, comme l'on sait, s'empressaient de lui faire les offres les plus aimables : « Ma réputation littéraire n'est pas si tombée que je le croyais ; les libraires me font toutes les offres que je pourrais désirer. » (Lettre du 18 octobre.) Au mois de novembre 1828, il retourne en Mâconnais, et il y séjourne six mois ; revenu à Paris vers la fin de mai 1829, il y retrouve la même faveur que l'année précédente : « J'ai vu, à la lettre, tout Paris, écrit-il à Virieu le 2 juillet. J'y suis toujours de mieux en mieux fêté, aimé, prôné, caressé, enivré d'encens et de faveurs ; jamais popularité élégante n'a duré si fort ni si longtemps ; les absences ne font jusqu'ici que la fortifier. »

L'effet de cette « popularité élégante » fut que, s'il n'obtint pas le poste diplomatique qu'il ambitionnait, il eut du moins la satisfaction d'être élu à l'Académie française. Le comte Daru était mort le 5 septembre 1829. Lamartine, qu'avait fort contrarié son échec de 1824, ne voulait pas poser sa candidature ; il laissa agir ses amis, mais en se dispensant de faire des visites. De Mâcon, il encourageait le zèle de MM. Villemain et Lainé, qui faisaient campagne pour lui ; aux autres membres de l'Académie il se contentait d'écrire « pour s'excuser » ou pour leur dire qu'il allait « arriver la veille ou le lendemain » de l'élection (1). M. Lainé menait vivement les choses et faisait « à merveille ». Aussi Villemain considérait il comme « certaine » l'élection de Lamartine. Celui-ci lui envoyait « deux ou trois lettres en guise de visite ». — « Je n'ai pas le cœur », écrivait-il à Aimé Martin le 19 octobre, « d'aller chercher et rapporter un désappointement, comme en 1825 (il veut dire 1824) ; ce serait par trop ridicule dans

(1) Lettre du 19 octobre 1829 à M. Aimé Martin.

mon pays. » En somme, il comptait sur « environ dix-sept voix ». (Lettre du 24 octobre). Le 5 novembre, il fut élu.

Mais, n'ayant pas fait de visites avant son élection, il était bien obligé d'en faire maintenant pour remercier ses nouveaux confrères. Il se hâta de partir pour Paris. Il voulait aussi profiter de ce voyage pour voir M. de Polignac et tâcher d'obtenir de lui autre chose que des promesses « énoncées en termes vagues, insignifiants » (1) ; il vit en effet le ministre et dîna avec lui plusieurs fois (2). Mais le séjour de Lamartine à Paris devait être bien plus court qu'il n'avait pensé. Arrivé à Paris le mardi 13 novembre, il en repartit précipitamment le jeudi 22. On sait quel terrible événement le rappelait à Mâcon. Le vendredi 16, sa mère s'était fait d'affreuses brûlures au bain ; le matin du lundi 19, elle mourut. Nous connaissons le détail des faits par deux lettres de Mme Alphonse de Lamartine (3), adressées non à son mari, dont elle voulait ménager la sensibilité, mais à M. de Virieu, qui devait choisir le moment favorable pour dire à son ami toute la vérité. Le jeudi 22, entre deux et trois heures de l'après-midi, Virieu s'acquitta de sa triste mission, et Lamartine partit aussitôt (4). Ce cruel événement, « cette perte irréparable et inexprimable » (5), devait lui inspirer l'une de ses plus belles *Harmonies* (6).

La mort de sa mère donna lieu à un règlement de succession qui demanda d'assez longs pourparlers. Une lettre du 6 décembre nous apprend que Lamartine vient d'acheter « la maison paternelle de Mâcon », et que son beau-frère, M. de Montherot, se propose d'acheter le domaine de Milly. Mais il ne pouvait sans chagrin accepter un pareil arrangement. Milly !... Que de souvenirs, en effet, attachés à ce nom de la « terre natale » ! Souvenirs de la vie d'enfance, de l'éducation maternelle, des années heureuses

(1) Lettre du 22 septembre 1829.

(2) Voir les billets de Lamartine à sa femme, publiés par M. Doumic. (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1907.)

(3) Voir correspondance de Lamartine. Ces deux lettres de Mme de Lamartine sont datées de Mâcon, « dimanche 18 novembre 1829 » et « 19 novembre 1829, lundi, 3 heures du matin ». La parfaite précision de ces indications permet de dater exactement les billets de Lamartine écrits du 13 au 22 novembre.

(4) Voir les deux billets de Lamartine écrits le « jeudi » 22 (article de M. Doumic déjà cité). — Le billet écrit le « mercredi » est, selon toute probabilité, du mercredi 21 plutôt que du mercredi 14. Lamartine avait reçu, au sujet de sa mère, des nouvelles qui lui causaient de « l'inquiétude » ; Mme de Lamartine avait dû lui dire quelque chose de l'accident qui était du 16.

(5) Lettre du 7 décembre 1829.

(6) *Le Tombeau d'une mère* (*Harmonies*, livre III, IX).

vécues au milieu de ses sœurs, en pleine liberté campagnarde et dans cette douce atmosphère de tendresse dont l'enveloppaient les affections féminines du foyer familial ; souvenirs ineffaçables qu'il portait partout au fond de son cœur et qu'il avait, quelques mois auparavant, exprimés dans d'admirables vers (1) ; souvenirs qui devaient lui rester chers toute sa vie ! Comment eût-il pu accepter d'abandonner cette terre, où ils avaient pour ainsi dire pris racine ! Comment se résigner à voir ce domaine « passer à un autre » ? Quel chagrin c'eût été pour lui ! « Le comble de l'amertume pour moi, c'est de n'avoir pas Milly, ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle » (avec sa mère)... « Je vois cette maison à volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle, et je n'y puis mettre les pieds ; j'en ai le cœur déchiré. Les actes ne sont pas encore signés, et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais. » (Lettre du 24 décembre 1829.)

Ils ne le furent pas. Un autre arrangement intervint et M. de Montherot céda Milly à son beau-frère. « Je l'ai trop à cœur pour ne pas le prendre, » s'écrie-t-il dans une lettre du 21 janvier 1830. « Mon cœur mourrait de voir ce berceau de notre enfance, ce temple des souvenirs de notre adorable mère en des mains étrangères, pendant que je vois le soleil, et que je puis le posséder et le vénérer. » Retenons ces quelques lignes si touchantes ; elles sont le meilleur et le plus éloquent commentaire de certains passages du poème de *Milly*.

Nous sommes en 1830 ; au mois de mars, Lamartine prononça son discours de réception à l'Académie française ; en juin, il publia le recueil des *Harmonies*. C'est de ce recueil qu'il nous reste maintenant à parler.

(1) La pièce des *Harmonies* qui a pour titre : *Milly ou la terre natale* fut écrite pendant le séjour de Lamartine à Florence et terminée fin janvier 1827. (Voir lettre du 1er février 1827, à Virieu.)

IV. — *Les « Harmonies » en Toscane.*

Pendant son séjour en Toscane, Lamartine, profitant des moments toujours trop rares où ses fonctions à l'ambassade, ses obligations mondaines, ses affaires personnelles enfin lui laissaient quelque liberté d'esprit, avait écrit un certain nombre de pièces de vers. Ces compositions, le poète les appelait *Harmonies*. Il voulait en faire un recueil qui aurait un caractère plus grave et surtout plus homogène que les deux volumes de *Méditations* publiés en 1820 et en 1823. L'idée du nouvel ouvrage qu'il projetait d'écrire avait mûri peu à peu dans son esprit pendant le printemps et l'été de 1826; et nous la voyons nettement arrêtée et caractérisée dans une lettre du 27 septembre 1826 à Mme la marquise de Raigecourt : « J'écris, entre autres, deux petits volumes de poésies, purement et seulement religieuses, destinés à la génération qui a conservé un Dieu dans son cœur. » Même idée et presque même formule dans une lettre à Virieu en date du 1er mars 1827 : « Comme jadis, j'envoie à droite et à gauche, tantôt vingt vers, tantôt trois cents. De tout cela résultera-t-il deux bons volumes de poésies religieuses, senties, goûtées et utiles aux âmes comme les nôtres ? etc... » — On voit le très grand intérêt de ces deux lettres qui marquent expressément, non seulement le projet et l'intention du poète, mais encore — ce qui nous intéresse surtout — le caractère dominant de l'œuvre qu'il concevait et qui devait se composer de poésies *purement et seulement religieuses*.

Lamartine a réalisé son dessein ; et, quand il publia en 1830 son nouvel ouvrage, il l'intitula : *Harmonies religieuses*. Ce qui ressort, en effet, pour nous du recueil des *Harmonies*, c'est une grande impression religieuse ; ce qui inspire le poète dans ses plus belles pièces, c'est une pensée de foi et d'élévation vers les choses supra-terrestres, c'est l'amour divin, c'est l'idée de la mort, de l'au-delà, de l'infini ; ces graves préoccupations ne laissent plus en lui aucune place aux inspirations profanes de

l'amour humain, à ses passions, à ses rêveries, à ses douloureux regrets, à tous ces thèmes qu'il avait si largement développés dans les deux premiers volumes de *Méditations poétiques* ; et si nous rencontrons parfois encore l'expression d'affections humaines, c'est d'affections de famille qu'il s'agit, ce sont des souvenirs d'enfance qu'évoque le poète. Bien des années plus tard, écrivant son commentaire de l'Harmonie intitulée *Désir* (1), il dira : « C'est l'époque de ma vie où ma pensée .... se tourna le plus habituellement vers le ciel, et où tous mes chants étaient des hymnes. »

Dans quelles circonstances furent écrites les différentes pièces de vers qui devaient composer le recueil original des *Harmonies* ? — Sur cette question, c'est la correspondance de Lamartine qui nous apporte les renseignements les plus sûrs ; d'autres nous sont fournis par les manuscrits eux-mêmes (2). Malheureusement, ces deux sources d'information laissent encore subsister bien des lacunes ; et ce n'est pas aux « Commentaires » qu'on peut se fier pour les combler. Les Commentaires des *Harmonies*, écrits, on le sait, comme ceux des deux volumes des *Méditations*, quelque vingt ou vingt-cinq ans plus tard et d'après des souvenirs vagues et inexacts, sont remplis d'erreurs ; et l'on ne doit les consulter qu'avec la plus grande circonspection.

*
* *

Lamartine, nous l'avons vu, était arrivé à Florence au commencement d'octobre 1825. Mais, dans les premiers temps de son séjour, il fut très occupé : son installation, ses fonctions ordinaires à l'ambassade, les distractions de sa vie mondaine, puis l'affaire de son duel avec le colonel Pepe, absorbèrent le principal de son temps. Aussi, avant le printemps de 1826, n'eut-il guère, semble-t-il, le loisir de penser aux vers. Il en faisait pourtant, mais peu: « Je fais rarement des vers sous ce beau ciel inspirateur, » dit-il à Aimé Martin (lettre du 26 mars). Cependant, quelques jours plus tard, une lettre du poète à sa mère contient des indications plus précises : « J'ai fait quelques hymnes nouveaux depuis que je ne

(1) *Harmonies*, livre II, XVI.

(2) La description des manuscrits des *Harmonies* a été faite par M. J. des Cognets dans le tome XXI des *Mélanges d'Histoire littéraire* de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (F. Alcan, 1906). C'est de cet excellent travail que je me servirai dans l'étude qui va suivre concernant les *Harmonies*.

vous ai écrit. J'en aurai bientôt un demi-volume, et, à la fin de l'année, un volume entier peut-être » (6 avril) ; ce qui nous révèle plus d'activité poétique qu'il ne lui convenait peut-être de le faire savoir à Aimé Martin. *Un demi-volume,* cela représente déjà un certain nombre de pièces.

Remarquons aussi dans cette lettre le mot *hymne,* mot qui est bien d'accord avec « le genre élevé de poésie » auquel se livre Lamartine, comme il le dit lui-même. C'est ce mot *Hymne* qu'il met en tête de plusieurs « Harmonies » écrites en Toscane à cette époque, et qui en affirme hautement le caractère religieux ; ainsi l'*Hymne du Soir dans les temples*, l'*Hymne du Matin*, l'*Hymne de la Nuit.*

L'*Hymne du Soir dans les temples* (Livre I, VIII) porte sur le manuscrit la date du 26 mars 1826, ce qui prouve au moins que Lamartine n'avait pas attendu l'été et les « heures brûlantes du jour » pour « errer dans les belles nefs de San-Spirito, de Santa-Maria-Novella ou du Duomo », comme il le dit dans le commentaire de cette pièce ; « ce furent ces églises qui m'inspirèrent cet hymne ».

A l'*Hymne du Soir* je joindrais volontiers la poésie intitulée *Invocation* (Livre I, I), qu'il appelle « sa première Harmonie..., écrite à Florence, dans l'église de Santa-Croce, où j'allais souvent me recueillir, dit-il, entre les tombeaux des grands poètes toscans » (Commentaire).

Deux autres hymnes lui furent inspirés par les splendeurs de la mer et du ciel de Toscane : l'*Hymne du Matin* et l'*Hymne de la Nuit* (Livre I, II et III.)

Si nous en croyons les « Commentaires » du poète, ces deux hymnes auraient été composés dans l'*été* de 1826 (il écrit par erreur 1824) à Montenero, près de Livourne, où M. et Mme de Lamartine étaient en villégiature : « J'avais loué (1) auprès de Livourne une villa magnifique, la villa Palmieri, sur la route de Montenero. J'avais à gauche les cimes boisées des montagnes de Limone; j'avais à droite la mer; le cap de Montenero s'élevait en face... Je m'enfonçais seul dans les bois, d'où l'on voit la mer. J'y passais des journées entières avec un livre ou avec mes pensées... C'est ainsi que fut écrite un jour cette seconde Harmonie, » c'est-à-dire l'*Hymne de la Nuit.* On voit que les souvenirs du poète sont d'une grande netteté, et que les images laissées dans son esprit au bout d'environ vingt-cinq ans sont encore très vivantes. D'autre part, aucun des albums manuscrits ne nous donne le texte

(1) Voir Commentaire de l'*Hymne de la Nuit.*

original de l'*Hymne de la Nuit*. Ainsi, en l'absence de renseignements positifs, favorables ou contraires, rien ne nous empêche d'accepter comme très probables les affirmations de Lamartine concernant l'*Hymne de la Nuit* et d'en attribuer la composition à l'été de 1826.

Mais pour l'*Hymne du Matin*, c'est autre chose. « Cette Harmonie, nous dit le Commentaire, fut écrite à Montenero, comme la précédente (c'est-à-dire l'*Hymne de la Nuit*), pendant une halte de toute une journée sous les chênes verts de ce beau cap. » Suivent des indications assez vagues, qui pourraient tout aussi bien appartenir au commentaire de l'Harmonie précédente, dont elles paraissent n'être que la suite. D'un autre côté, si nous nous référons à l'album manuscrit, nous constatons que l'*Hymne du Matin* y figure immédiatement avant l'*Hymne du Soir* (1), avec ce titre : « 3e Harmonie. Le lever du soleil, » indication très précieuse qui prouve que l'*Hymne du Matin* fut l'une des premières Harmonies écrites par Lamartine, très probablement au printemps de 1826. Mais examinons de près la description du manuscrit donnée par M. des Cognets (2). « Le manuscrit, dit-il, nous donne trois morceaux séparés de l'*Hymne du Matin*. Il est probable que Lamartine l'aura composé en trois reprises et, suivant son habitude, aura jeté les strophes au hasard sur la page qui s'est trouvée ouverte sous sa main. » Les strophes de ces trois morceaux sont d'ailleurs criblées de corrections, de retouches, de remaniements ; nous avons là une ébauche de l'hymne, très travaillée, laborieusement venue et aboutissant parfois après beaucoup de ratures au texte définitif. Ce qui nous paraît donc probable, c'est que le poète ébaucha l'*Hymne du Matin* en même temps que l'*Hymne du Soir*, en mars 1826 ; puis qu'une fois à Livourne, retrouvant toute sa tranquillité et liberté d'esprit, il reprit son *Hymne du Matin*, lui donna sa forme définitive, le recopia, et qu'ayant alors composé l'*Hymne de la Nuit*, il dut si bien associer ensemble ces deux hymnes dans son esprit que, plus tard, à la faveur de souvenirs un peu confus, ils lui aient paru inséparables. On aimerait à considérer comme une trilogie indissoluble ce groupe de trois pièces : *Hymne du Matin*, *Hymne du Soir*, *Hymne de la Nuit*.

(1) L'album ms no IV ne contient que ces deux hymnes. Le titre primitif de l'*Hymne du matin* était : « 3e Harmonie. Le lever du soleil. » L'*Hymne du soir* est précédé du chiffre « 2e ». Ces deux hymnes et l'*Invocation* seraient donc les trois premières « Harmonies » écrites par Lamartine. — Le poète récita l'*Hymne du Matin* devant la cour de Toscane dans sa « superbe villa » de Livourne (Lettre du 4 août 1827).

(2) *Etude sur les manuscrits de Lamartine*, déjà citée, p. 140.

Mais si nous acceptons de rapporter à l'été de 1826 la composition du dernier, nous pensons que les deux premiers furent composés ensemble au mois de mars 1826.

Ainsi nous pouvons déterminer quelques-unes des toutes premières Harmonies écrites par Lamartine en Italie : l'*Invocation*, l'*Hymne du Matin*, l'*Hymne du Soir*, enfin la première ébauche de *Jéhovah*, dont nous parlerons plus loin.

*
* *

Au mois de mai 1826, Lamartine vint passer quelques semaines en France pour régler la succession de son oncle l'abbé de Lamartine, propriétaire du domaine de Montculot. En revenant de France, il vit « M. de la Maisonfort à Gênes et Marcellus à Lucques » (Lettre du 1er août). Son passage à Gênes lui inspira une pièce de vers dont il parle dans cette même lettre : « En longeant la côte de Gênes, j'ai fait une Harmonie sacrée, intitulée *Poésie* (1) ; ce sont des descriptions splendides de ces beaux lieux, etc. » Il cite un long fragment de cette pièce et il termine sa lettre en disant : « Je vais faire quelques autres Harmonies ces jours-ci. »

Entre autres poésies composées, alors, il écrivit le 5 août les stances sur l'*Abbaye de Vallombreuse* (2).

Le commentaire de cette pièce raconte la visite du poète à la « Grande Chartreuse de l'Italie ». « Voilà un lieu selon nos cœurs, » disait-il encore à Virieu dans une lettre du 24 mars 1827 ; et, tout pénétré d'admiration pour la grande beauté de « l'immense monastère », il regrettait sa cellule de Vallombreuse (3).

D'août 1826 est encore datée par Lamartine l'Harmonie *Aux chrétiens dans les temps d'épreuves* (livre I, VI). Le carnet manuscrit où elle se trouve renferme aussi la *Pensée des morts* (livre II, I), datée de « Lucques, 17 septembre 1826, villa Buonvisi : » Le manuscrit nous permet ainsi de rectifier les indications erronées du Commentaire : « Villa Ladarisi, 1825 ; » mais il est parfaitement exact que M. et Mme de Lamartine avaient quitté Livourne au mois de septembre 1826 pour aller « passer huit jours à Lucques »,

(1) Voir *Harmonies*, livre I, X. — Cf. ms : « Livourne : 1er août 1826 ».

(2) Dans les Apennins, à quelque distance de Florence. — Cf. *Harmonies*, livre I, XII. — Cette date du 5 août est donnée par le ms.

(3) Il y retourna ; Cf. lettre du 20 août 1827 au comte de Sercey : « Je pars demain pour Vallombrosa. »

chez M. et Mme de la Maisonfort (lettre du 11 septembre); et quant au Commentaire, il faut y lire la belle description qu'y fait le poète de cette campagne de Lucques, l'« Arcadie de l'Italie ».

En somme, ce semestre de mars à septembre 1826 fut pour Lamartine une bonne période de travail et de production poétique. Malheureusement, dans l'état actuel de l'érudition, nous ne pouvons dater avec exactitude qu'un petit nombre de pièces, *huit* seulement pour cette période, en comptant l'*Invocation* et l'*Hymne de la Nuit*, pièces pour lesquelles nous n'avons à vrai dire que de grandes probabilités (1); ce n'est pas beaucoup, surtout si l'on se rappelle qu'au mois d'avril 1826, Lamartine parlait déjà d'un demi-volume d'*Hymnes* et annonçait un volume entier pour la fin de l'année. Mais une fois rentré à Florence, devenu chargé d'affaires, et entièrement absorbé par ses nouvelles fonctions, il fut obligé de négliger les vers. « Ne parlons plus poésie, » dit-il le 21 octobre; et il n'écrit plus d'Harmonies, parce qu'il lui faut « se coucher à une heure du matin assez régulièrement » (Lettre du 9 novembre).

*
* *

Malgré ses occupations, ses difficultés, ses ennuis de toutes sortes, les lettres de Lamartine pendant les premiers mois de 1827 nous parlent encore de vers. C'est ainsi qu'il écrit le 23 janvier au marquis de la Grange : « Je m'occupe d'un peu de poésie *comme respiration de l'âme* ». (Remarquons en passant cette expression (2), bien caractéristique d'un génie tout spontané, chez qui l'inspiration poétique est une véritable fonction naturelle et devient un besoin.) « J'en ai beaucoup d'écrite (c'est-à-dire depuis le printemps et l'été de 1826) et plus encore de pensée. »

Le 1er février 1827, Lamartine écrit à Virieu la lettre bien connue où il lui copie un morceau du poème de *Milly* ; ce morceau est celui qui termine le poème: « Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées, etc. ». Ainsi la célèbre Harmonie *Milly ou la terre natale*

(1) Il faudrait y joindre la première ébauche de *Jéhovah*, qui figure dans le carnet manuscrit n° V sous ce titre : « Harmonie Ve, *Jéhovah.* » Ce fut bien l'une des premières poésies écrites en Toscane.

(2) Lettre du 1er décembre 1818 : « Ces chants tendres et faciles, qui sont aussi, comme la prière, *la respiration de l'âme.* » (C'est Lamartine qui, cette fois, avait souligné).

(livre III, II) fut composée à Florence au mois de janvier 1827 (1). Ces renseignements ont plus qu'un intérêt de curiosité et d'histoire littéraire, car ils nous permettent d'apprécier la sincérité du sentiment qui anime le poète. Lamartine a sous les yeux, il a dans l'imagination tout le charme de la terre de Toscane ; ce pays est pour lui « un vrai paradis terrestre », et pourtant il s'écrie : « Et mon cœur n'est pas là ! » Son cœur est ailleurs, bien loin, là-bas, par delà les monts, dans cette maison du Mâconnais au « toit rustique et sombre » où vivent son père, sa mère et ses sœurs...

Quelques jours plus tard, Lamartine envoie à Virieu deux cents vers « sur l'événement qui vient de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles (2). » Il s'agissait de la chute d'eau formée par l'Anio à Tivoli ; un rocher s'était éboulé en ce lieu, et cet éboulement avait profondément modifié l'aspect du paysage, au grand chagrin de « tous les artistes, poètes ou peintres, nationaux ou étrangers, qui venaient... étudier les formes, les écumes, les poussières humides et les murmures des eaux du *præceps Anio* d'Horace, auprès de ces belles cascades » (Commentaire). La pièce de vers de Lamartine a pour titre dans son recueil : *La perte de l'Anio* (livre II, III). Ce n'est pas une des meilleures parmi les *Harmonies.* Cependant le poète en faisait grand cas ; il aimait surtout le passage : « Italie, Italie, ah ! pleure tes collines ! » etc., où il espérait pouvoir « lutter avec lord Byron » ; enfin il trouvait ses vers « bons », et il était vraiment « confondu » que Virieu ne les trouvât pas « à son plein gré ». Pour lui, ses vers sur Milly « lui plaisent moins », dit-il dans sa lettre du 13 février : preuve que souvent « on se trompe sur soi-même », comme il le reconnaît fort justement.

Dans une lettre du 1er mars, il fait encore allusion au poème de *Milly* ; il envoie à Virieu d'autres vers nouvellement composés (quels étaient ces vers ?) ; enfin il parle de son projet de publier « deux bons volumes de poésies religieuses ». Puis tout à coup, trois semaines après, tout est changé ; le voilà qui laisse de côté les *Harmonies poétiques* « pour la philosophie, la campagne, les chevaux », etc. — « J'ai mis dans un sac tous les vers achevés, commencés, interrompus depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je

(1) Lamartine ne publia ce poème qu'après y avoir introduit un grand nombre de retouches et corrections de détail. (V. Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1907.) — Selon nous, certaines retouches ont dû être faites après la mort de sa mère.

(2) Lettre au comte de Virieu, sans date. Cf. lettre du 13 février à Virieu, où Lamartine reparle de ses vers.

n'en veux plus entendre parler de trois ou quatre ans. Ma verve lyrique est épuisée ; ... ma verve épique me reprend depuis quelques jours. Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants cet été à Livourne. » (Lettre du 24 mars.) Jamais, en effet, Lamartine ne perdait de vue le vaste projet d'épopée cosmogonique et philosophique qu'il avait conçu quelques années auparavant (1) et dont il exposait le plan à Virieu dans une lettre du 12 décembre 1823. Trop occupé à Florence pour pouvoir entreprendre un travail de composition de longue haleine, il écrivait des poésies détachées ; mais de plus en plus son génie le portait vers les œuvres d'une large envergure, vers les grandes envolées de la poésie épique, et plusieurs fois dans la correspondance il exprime le regret de ne pas pouvoir s'y adonner librement et manifeste l'intention d'y revenir.

Mais l'année 1827, si pleine pour lui de préoccupations et d'ennuis, ne devait pas être favorable à ces projets de travail. « Je fais peu de vers, dit-il le 30 avril. Je ne sais si l'été et les bords de la mer me rendront de la verve ; à présent je vis et j'écris en prose. » L'été venu, il se sent « fatigué, malade, ennuyé » et « triste comme quand on est tout cela ». Il s'installe avec sa famille à Livourne ; et malgré le charme reposant de la campagne et de la mer, il regrette Saint-Point. L'esprit ainsi mal disposé, il ne peut guère s'occuper de vers, et n'écrit « plus de chants ni de visions (2) » (lettre du 12-14 juin) ; ni pièces lyriques ni morceaux épiques.

Au mois de septembre seulement, il se remet à faire des vers. « J'ai écrit, dit-il à Virieu le 13 septembre, une petite épître au comte Xavier de Maistre. » C'est l'Harmonie intitulée *le Retour* (livre II, XVII). Xavier de Maistre revenait de Russie et rentrait en Savoie « après vingt-cinq ans d'absence ». « Allié de sa famille, ami de son neveu », Lamartine « apprit son retour » et lui « adressa de

(1) Voir les lettres du 18 janvier 1819 et des 25 janvier et 1er février 1821.

(2) Les *Visions* (tel était le titre du grand poème projeté et entrepris par Lamartine) « devaient être le poème de l'émanation et du retour. Tombé du ciel, l'homme aspire à y remonter ; et la vie n'est pour lui que l'expiation de sa déchéance ». Les *Visions* auraient déroulé à nos yeux « la vie entière de l'humanité » à travers les différentes époques de son évolution. (Marc Citoleux, *la Poésie philosophique au XIXe siècle* ; *Lamartine*, 1906, pp. 264 sqq.). Ces grandes époques auraient donc donné lieu à autant de larges tableaux, fresques immenses intitulées « Visions » ; chaque vision eût comporté plusieurs « chants ». Dans la *Chute d'un Ange*, Lamartine a gardé ce mot « vision » pour désigner les différentes parties du poème. — Voir dans les *Poésies inédites* de Lamartine (1873), *les Visions*, poème en 48 chants ; plan et fragments composés en 1823 et 1824.

Florence ce salut amical d'un inconnu » (Commentaire). — Dans la même lettre du 13 septembre, Lamartine disait à Virieu : « Je t'envoie le commencement de ce *De Profundis* que tu m'as demandé... Ces strophes fuyantes en vers de sept pieds me paraissent jolies, » etc. La pièce qu'il nous semble désigner ainsi doit être l'harmonie qui a pour titre *Pensée des morts*, et dont la première partie se compose de quatorze strophes en vers de sept syllabes. Nous avons déjà parlé de cette pièce qui fut écrite à Lucques, au mois de septembre 1826.

Milly, la *Perte de l'Arno*, le *Retour*, sont donc les trois seules Harmonies dont nous puissions fixer avec certitude la composition en l'année 1827 ; mais il est bien probable que Lamartine avait écrit d'autres pièces à Florence en hiver, puis dans sa villégiature d'été à Livourne.

*
* *

Pendant les derniers mois de 1827 et les huit premiers mois de 1828 jusqu'à son retour en France, Lamartine semble avoir peu produit. Nous avons déjà vu d'ailleurs comme il le regrettait et comme il s'en plaignait. Du moins pouvons-nous citer deux pièces fort importantes composées en Toscane en mars et juin 1828 : ce sont les deux Harmonies : *Souvenirs d'enfance ou la Vie cachée*, et l'*Infini dans les cieux* (livre II, IV et XIV).

Dans une lettre du 22 mars, Lamartine disait à Virieu qu'il venait de recevoir une lettre de Guichard de Bienassis, leur ami commun : « Son nom a ranimé ma verve, et je lui réponds ce matin même en mètres. » Ce n'est là encore, à vrai dire, qu'une indication assez vague ; mais une lettre du 12 juin va nous donner des renseignements plus précis. Lamartine avait, selon son habitude, communiqué à Virieu les vers adressés à Guichard ; et Virieu, qui avait le goût difficile, « s'en était montré mécontent ». Le poète s'étonne et proteste contre l'opinion un peu sévère de son ami ; il lui abandonne volontiers la deuxième partie du poème, « pure drogue », dit-il, désignant ainsi, je pense, tout le long développement assez banal sur la vanité de la gloire, qui commence par ces mots : « Mais quand ce feu céleste éblouirait ton âme, etc. » Mais pour la première partie, il la trouve « excellente », et il a raison ; tout le morceau : « O champs de Bienassis, maison, jardin, prairies », etc., qui se termine par ce vers : « Heureux le sort caché dans une vie obscure ! » est, malgré un peu trop d'ampleur et de facilité dans le développement, d'un sentiment vrai, sincère

et pénétrant ; par là ce poème a sa place marquée à côté de celui de *Milly*. Lamartine, cette fois, a bien apprécié son œuvre.

Cette même lettre du 12 juin nous fournit un précieux renseignement. Le poète parle à son ami d'une autre poésie : « Je t'enverrai ces jours-ci une Harmonie que j'écris, intitulée l'*Infini* ou *Que la volonté soit faite* ! » Le titre définitif de cette Harmonie est devenu l'*Infini dans les cieux*. — Il ajoute ces mots : « Du poème je n'en parle pas : ai-je le temps d'y penser entre les courses, les dîners, etc. ? » Il n'oubliait pas, nous le constatons une fois de plus, son projet d'épopée ; mais le temps et la tranquillité d'esprit lui manquaient pour s'y mettre avec suite.

A la même année 1828 il faudrait rapporter aussi, d'après les Commentaires, les Harmonies *Désir* (livre I, XVI). *Eternité de la nature* (livre II, XX), *Encore un hymne* (livre III, I), *Pourquoi mon âme est-elle triste* ? (livre III, XII). Lamartine a pu se tromper sur la date exacte de ces pièces ; une date n'est qu'un groupe de chiffres, quelque chose d'abstrait qui s'oublie aisément, surtout au bout d'une vingtaine d'années. Mais on n'oublie jamais, et un poète moins encore qu'un autre homme, les lieux dont on garde une vision enchantée, une image toujours présente, et qui ont éveillé dans l'âme de profondes émotions. Aussi, tout en faisant nos réserves sur la date des quatre pièces précédentes, nous admettons fort bien qu'elles furent composées à Florence, comme l'affirme Lamartine. — De même pour la pièce *Impressions du matin et du soir* (livre II, VII), écrite, dit le Commentaire, « à Florence, sur le bord de l'Arno, en voyant coucher le soleil». En Toscane aussi fut écrite *la Lampe du temple* (livre I, IV), pièce inspirée au poète par la visite à une chapelle déserte située dans les bois de Limone, près de Livourne. Lamartine s'était égaré dans ces bois ; guidé par la lueur d'une de ces « lampes votives » qu'entretenait toujours « la piété des villageois voisins », il entra dans la petite chapelle. Puis « la lune se leva ; je repris mon sentier, où j'achevai ces strophes à la clarté de la mer, en traversant la plaine qui s'étend entre les montagnes de Limone et la villa Palmieri. » (Commentaire.) Le fait dut avoir lieu un des étés de 1826, 1827 ou 1828, plutôt peut-être en 1826.

Au séjour du poète à Florence se rapporte encore l'Harmonie *la Voix humaine* (livre IV, IV), adressée à Mme la comtesse Ida de Bombelles, ambassadrice d'Autriche, l'une des femmes les plus brillantes de la cour de Toscane (1).

(1) Cf. Lettres du 6 avril 1826 et du 27 déc. 1827. — C'est aussi à la comtesse de Bombelles qu'est dédiée une pièce des *Poésies inédites*, intitulée *A Ida*

Si enfin à ces différentes pièces de vers nous ajoutons l'*Invocation pour les Grecs* (livre IV, III), qui est datée de 1826 dans l'édition imprimée, mais sur laquelle nous n'avons aucun renseignement, nous arrivons à un total de vingt et une Harmonies composées en Italie, dont onze seulement peuvent être datées avec précision.

Ce chiffre de 21 ne doit pas être loin de la vérité ; c'est au plus 23 pièces, croyons-nous, que Lamartine aurait écrites pendant son séjour en Toscane. Voyons, en effet, comment sont numérotées en manuscrit celles qu'il a composées immédiatement après son retour en France. *La Source dans les bois d'Urcy*, datée du 10 novembre 1828, et qui n'est peut-être qu'un remaniement d'une pièce antérieure, est notée sur le manuscrit « Harmonie 24e ». Le second manuscrit de *Jéhovah* (carnet ms. VI), écrit en décembre 1828, où le texte primitif est corrigé et remanié, porte l'indication « Harmonie 26e ». Enfin l'*Hymne de la Mort*, composé en février 1829, est numéroté « Harmonie 28e ». Ces trois pièces, qui se suivent exactement dans le carnet manuscrit, forment donc, malgré l'absence des numéros intermédiaires 25 et 27 (1), une série établie dans l'ordre chronologique de composition ; et il en ressort pour nous, sinon une certitude, du moins de grandes probabilités qui éclairent la question du nombre des Harmonies écrites en Italie.

(*Poésies diverses*, IX), et que Lamartine écrivit pendant qu'il était en train de composer l'*Hymne du soir* (Voir J. des Cognets, p. 147), c'est-à-dire en mars 1826. Il n'est peut-être pas téméraire de penser que *la Voix humaine* fut écrite aux environs de la même date.

(1) Le numéro 25 fut peut-être donné primitivement à la *Retraite*, terminée *le 28 novembre 1828*, et que le poète, en recopiant cette pièce au printemps de 1829, a numérotée 32e.

V. — *Les « Harmonies » en France ; publication du recueil.*

Lamartine était rentré en France au commencement de septembre 1828. Pendant les premières semaines, il n'eut guère le loisir de penser à écrire des vers ; le retour au foyer de famille, un voyage à Paris (octobre) pour voir le roi, le ministre, M. de la Ferronnays, et plusieurs autres personnages officiels dont il lui fallait se ménager l'appui, enfin la réinstallation à Saint-Point avec soixante ouvriers à surveiller tandis qu'il en avait cent occupés à Montculot (lettre du 21 novembre), tout cela suffisait largement à absorber son esprit et son temps. « Vous me parlez de mes vers, je n'en fais plus, » écrit-il au comte de La Grange le 29 septembre ; et à Virieu le 21 novembre : « J'ai le cœur plein de poésie, et j'en ferais si j'avais du temps sûr devant moi. »

Déjà cependant le poète était sous l'influence de la terre natale, du pays d'enfance tant aimé et dont le regret nostalgique avait tant de fois rempli son âme de mélancolie sous le ciel radieux de la Toscane ; déjà l'inspiration poétique renaissait pour lui comme d'une source nouvelle, et il avait « le cœur plein de poésie ». La veille même du jour où il parlait ainsi à Virieu, il venait de composer à Urcy ou Montculot *la Source dans les bois* (livre II, VI), qui figure dans le carnet manuscrit avec cette indication : « Harmonie 24e. La source dans les bois. Urcy, 20 novembre 1828. » — Pourtant le poète dit dans son Commentaire qu'il avait écrit cette Harmonie au printemps de 1826, lorsqu'il était venu en France pour régler la succession de son oncle l'abbé de Lamartine. Il est fort possible qu'il ait eu alors la première idée de cette pièce et même qu'il en ait écrit quelques stances ; il l'aurait donc reprise en novembre 1828, remaniée, recopiée et numérotée.

Pendant ce même mois de novembre 1828, il écrit encore la *Retraite* (livre III, XIII), « réponse à Victor Hugo », suivie de la *Tristesse* (livre IV, VI). Les deux pièces dans le manuscrit n'en

forment qu'une avec cette indication finale : « Saint-Point. 28 novembre 1828 », et le compte total des vers, 150 vers. Lamartine a jugé bon ensuite de couper sa composition primitive et d'en faire deux Harmonies avec deux titres différents (livre IV).

Donc, une fois rendu à une vie tranquille, solitaire et méditative, il se remet au travail ; le 11 décembre, écrivant à Virieu, il s'excuse de ne lui adresser « qu'un mot » et non une vraie lettre : « Quand je fais des vers, je n'écris guère. » C'est qu'en effet il est alors en pleine veine de production ; c'est pendant ce mois de décembre qu'il mit la dernière main à ce groupe de quatre belles Harmonies : *Jéhovah*, *le Chêne*, *l'Humanité*, *l'Idée de Dieu* (livre II, IX, X, XI et XII), qui forment dans le manuscrit une seule et même composition de 607 vers suivie de cette mention : « Fin. Saint-Point. 1er janvier 1829. » Cependant le Commentaire du *Chêne* nous apprend que cette pièce fut inspirée à Lamartine par un chêne assez extraordinaire qu'il avait remarqué « aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence » ; ce chêne « était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté au XIVe siècle ; il a mille ou douze cents ans... C'est assis sous ce chêne de Casciano que j'écrivis cette Harmonie en 1826. » De même pour l'*Humanité* et l'*Idée de Dieu* : « Ecrites à la même date et au même lieu : Florence, 1826 », disent les Commentaires. Comment donc concilier ces divers renseignements avec les indications du manuscrit de 1829 ? Ce n'est pas impossible. A Florence, Lamartine avait, comme il le dit, conçu l'Harmonie *Jéhovàh*, — *le Chêne*, etc., et il en avait tracé une première ébauche, dont le carnet manuscrit V nous donne le texte avec cette indication significative : « Harmonie V. *Jéhovah.* » En novembre ou décembre 1828, il reprit sa composition primitive, la remania, la compléta, l'acheva. Ce travail de refonte et de remaniement explique ce qu'il veut dire lorsqu'il écrit à Virieu : « Je fais ou *refais* quelques vers. » (11 décembre 1828.)

L'année 1829 nous fournit plusieurs Harmonies importantes. C'est d'abord l'*Hymne de la Mort* (livre IV, I), datée dans le manuscrit « 22 février 1829 » (1). Puis l'*Hymne de l'Ange de la terre* (livre IV, X), morceau en strophes lyriques daté « Saint-Point, 1er avril 1829. » Dans l'édition des *Harmonies*, ces strophes sont précédées d'une description épique de 72 vers. L'ensemble de ces deux morceaux formait un fragment du poème des *Visions*, auquel Lamartine remettait la main quand l'inspiration épique

(1) « Ecrite à Paris en 1830, quelques mois avant la révolution de Juillet », dit le Commentaire, contredit une fois de plus par le manuscrit.

le reprenait ; et ce qu'il souhaitait ardemment, c'était de pouvoir une bonne fois « fermer la page lyrique » et « rouvrir la page épique » (Lettre du 23 avril 1829). Vient ensuite l'*Hymne au Christ* (livre III, v), dont Lamartine parle dans cette lettre du 23 avril adressée à Virieu : « Je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale Harmonie poétique intitulée *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. » La pièce fut terminée le 1er mai, comme l'indique le manuscrit : « Fin. Saint-Point, 1er mai 1829 » ; et dans sa lettre du 3 mai, le poète promet à Virieu de lui en envoyer copie quelques jours plus tard. Cette Harmonie est dédiée à Manzoni, avec qui Lamartine était « intimement lié » (1).

L'ouvrage entrepris s'augmentait ainsi peu à peu de pièces nouvelles ; au mois de mai 1829, il se composait d'environ 32 Harmonies (2), et Lamartine commençait à entrevoir le moment où il publierait son recueil. Après l'*Hymne au Christ*, il avait l'idée d'écrire « quelques Harmonies encore... pour toucher quelques cordes de plus et remplir deux volumes in-octavo » (23 avril). De même le 3 mai : « Il est possible que je fasse à Paris une affaire de librairie, pour l'automne prochain, de deux volumes à 40.000 francs. »

*
* *

Ses affaires littéraires comme ses intérêts de carrière l'appelaient, en effet, à Paris ; il fit ce voyage fin mai, et, après une absence d'environ un mois, il revint à Saint-Point avec des idées nouvelles sur l'art des vers : « Je fais quelques vers, écrit-il à Virieu le 1er août ; je t'en ai même adressé deux cents d'*un nouveau style*, moins pompeux, moins solennel, que je tente de me faire *d'après ce que j'ai vu et entendu à Paris*. Ne t'alarme point, ce n'est pas du romantisme à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime, de plus vrai... J'en ferai cinq à six morceaux pour tâter le public, etc. »

(1) Cf. lettre de Florence (oct. 1827) : « J'ai ici Manzoni et sa famille avec qui nous sommes intimement liés. »

(2) Dans le carnet ms. n° VI, l'*Hymne de la Mort* est, avons-nous dit, numérotée Harmonie 28e. Viennent ensuite l'*Hymne de l'Ange de la terre*, la copie de *Vallombreuse* et celle de la *Retraite*, celle-ci notée 32e Harmonie ; et si nous rappelons aussi l'*Hymne au Christ*, composé après l'*Hymne de l'Ange*, nous avons bien, semble-t-il, les trois pièces intermédiaires probables entre la 28e et la 32e Harmonie.

Cette lettre est pour nous du plus grand intérêt. A Paris, Lamartine s'était rapproché des autres poètes, ses confrères ; il avait fréquenté les salons littéraires et assisté probablement aussi aux réunions du cénacle romantique chez Nodier, à l'Arsenal. En particulier, il avait eu plusieurs entretiens avec Sainte-Beuve ; celui-ci venait de publier les *Poésies de Joseph Delorme* (mars 1829), et, comme tous les jeunes littérateurs ou artistes qui débutent, il recherchait la sympathie et l'appui d'aînés déjà illustres. Dans les *Poésies de Joseph Delorme*, le jeune poète avait rendu hommage au pur génie de l'auteur des *Méditations* (1) : « J'aime tes chants, harpe éternelle ! etc. » Dans les *Pensées* publiées à la suite des *Poésies*, il y a aussi quelques belles pages consacrées à Lamartine (2), que Sainte-Beuve appelle « le plus cher ornement et la plus noble gloire de la nouvelle école ». Au mois de juin 1829, Sainte-Beuve entra directement en relations avec lui ; ils se virent plusieurs fois. Sainte-Beuve était en train de composer ses *Consolations*, qui devaient paraître en mars 1830. « Il vivait à Paris avec une mère âgée... dans une petite maison sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg (3). Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi (4). » Tout naturellement les entretiens roulaient sur des questions littéraires ou philosophiques ; le jeune homme soumettait ses vers au maître, et celui-ci formulait conseils et critiques ; on feuilletait le volume de *Joseph Delorme*, et Lamartine, qui n'avait été « qu'à demi satisfait » (5) du premier recueil de Sainte-Beuve, notait « d'un doigt réprobateur des vers trop tôt ravis à l'amour de l'auteur » (6).

C'est à la suite d'un de ces entretiens de juin 1829 que Sainte-Beuve écrivit une de ses meilleures pièces des *Consolations*. « En souvenir d'une promenade et d'un entretien au Luxembourg, raconte Sainte-Beuve à propos de Lamartine, je lui adressai la pièce qui est la VIe des *Consolations*. » (7) Citons le début de

(1) *Poésies de Joseph Delorme*, pièce *A M. A... de L...*

(2) *Pensées de Joseph Delorme*, pages 155-160 (édition de 1863).

(3) Exactement rue Notre-Dame-des-Champs.

(4) Commentaire de l'*Epître à Sainte-Beuve* (*Harmonies*, livre III, VII).

(5) Expression de Sainte-Beuve dans les *Jugements divers* qui suivent les *Consolations* (page 116, édition de 1863).

(6) *Epître à Sainte-Beuve* ; cf. lettre du 24 août 1829, où Lamartine, envoyant à Sainte-Beuve cette même épître, lui disait : « Pardonnez-moi de vous répéter en vers mes injures poétiques sur quelques morceaux de Joseph Delorme. »

(7) *Jugements divers* à la suite des *Consolations*, p. 117.

cette poésie qui rappelle avec précision les circonstances de l'entrevue entre les deux écrivains :

> Le jour que je vous vis pour la troisième fois,
> C'était en juin dernier, voici bientôt deux mois;
> Vous en souviendrez-vous ?...
> Au pied d'un marronnier ou sous quelque tilleul
> Nous vînmes nous asseoir, et longtemps nous causâmes
> De nous, des maux humains, des besoins de nos âmes...

Ces vers sont de juillet 1829. « Il y répondit aussitôt, poursuit Sainte-Beuve, et le jour même où il la recevait, par une épître qu'il griffonna au crayon sur son album. » C'est justement l'*Epître à Sainte-Beuve*, qui fait partie du recueil des *Harmonies* (livre III); elle commence ainsi :

> Oui, mon cœur s'en souvient, de cette heure tranquille
> Qu'à l'ombre d'un tilleul, loin des toits de la ville,
> Nous passâmes ensemble au jardin des Chartreux (1).

« Quelques jours après, dit encore Sainte-Beuve, il me l'envoyait copiée avec ce mot : « Saint-Point, 24 août 1829. Je vous tiens parole, mon cher Sainte-Beuve, plus tôt que je ne comptais. Voici ces vers que je suis parvenu à vous griffonner en trois jours sur les idées que votre épître délicieuse m'avait inspirées quand je la reçus, et qui étaient ensevelis et effacés sur mon album au crayon. »

Cette lettre semble prouver que Lamartine n'avait pas immédiatement envoyé son épître en vers ; mais il avait probablement écrit à Sainte-Beuve un billet aimable, et Sainte-Beuve avait sans doute réclamé l'envoi de l'épître. Quoi qu'il en soit, ces divers renseignements fixent pour nous la date de l'*Epître à Sainte-Beuve* (livre III, VII) ; elle fut composée fin juillet 1829 (2).

Lamartine qualifiait de « délicieuse » la pièce de vers de Sainte-Beuve. Quand les *Consolations* parurent, il en fut, dit-il, « enthousiaste » (3) ; il les déclarait « ravissantes ». « Je le dis et je le répète, c'est ce que je préfère dans la poésie française in-

(1) C'est-à-dire dans cette belle partie du Luxembourg qu'on appelait autrefois *la Pépinière*, qui est depuis longtemps détruite, et dont les Parisiens, ou du moins ceux de la rive gauche, nés avant 1860, ont gardé l'agréable souvenir.

(2) Sont-ce là ces « deux cents » vers « d'un nouveau style » que, dans sa lettre du 1er août, Lamartine rappelait à Virieu ?

(3) Commentaire de l'*Epître à Sainte-Beuve*.

time. Que de vérité, d'âme !... J'en ai pleuré... » (Lettre à Sainte-Beuve du 27 juin 1830.) (1).

Cette sympathie émue, on peut penser que Lamartine avait dû l'exprimer directement à l'auteur en lisant quelques-uns des vers destinés à faire partie du futur recueil des *Consolations*. D'après le témoignage de Sainte-Beuve, « la première pièce des *Consolations*, qu'il avait lue un jour manuscrite chez Victor Hugo, l'avait tout à fait conquis » (2). Cette pièce, adressée à Mme V. Hugo, est de mai 1829 ; il n'y a ensuite, datée de juin, c'est-à-dire écrite pendant le séjour de Lamartine à Paris, que celle à M. Viguier. Mais les vers à Mme Hugo suffisaient à caractériser le talent d'un poète qui, après avoir énoncé en style simple des sentiments intimes et nuancés d'une douce mélancolie, savait s'élever à une sorte de demi-lyrisme dont l'expression restait naturelle et rappelait quelque chose de Ronsard :

C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe,
Renaît, meurt pour renaître enfin sur une tombe ;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus.
. . . .
Tel dans ce fond obscur de notre humble destin
Se révèle l'espoir de l'éternel matin...

Ce genre tout nouveau pour Lamartine fit impression sur lui, si bien qu'une fois de retour à Saint-Point en juillet 1829, il eut l'idée, nous l'avons vu, d'écrire quelques vers dans le même goût. En fait, l'*Épître à Sainte-Beuve* est sensiblement d'un style plus intime et plus simple que les autres Harmonies ; et il est aisé d'y reconnaître l'influence immédiate des vers de Sainte-Beuve auxquels elle sert de réponse. Mais Lamartine a-t-il écrit encore les « cinq à six morceaux » qu'il projetait ? Ce n'est pas du moins dans le recueil des *Harmonies*.

*
* *

Après l'*Epître à Sainte-Beuve*, la seule Harmonie qu'il nous soit possible de situer exactement dans l'année 1829 est le beau poème que Lamartine avait d'abord appelé *Job* et qu'il intitula

(1) *Jugements divers* à la suite des *Consolations*, page 118.
(2) *Ibid.*, page 117.

ensuite *Novissima Verba* (livre IV, xvi). « J'ai écrit cette longue Harmonie, dit-il dans son Commentaire, en seize heures, le 3 novembre 1829, à Montculot ». — « A Montculot », c'est exact ; il y passa, en effet, les mois de septembre et d'octobre, sauf un court séjour à Mâcon, et aussi les premiers jours de novembre ; c'est bien là, au mois d'octobre, qu'il composa cette Harmonie, ainsi qu'en témoigne l'indication suivante mise en tête du poème dans le manuscrit : « Notes. Dithyrambes. *Le Chant du cygne* ou *Job*. Montculot, octobre 1829. » Mais nous trouvons une indication plus précise encore dans une lettre de Lamartine écrite le 19 octobre à Aimé Martin : « Je voudrais vous voir arriver. Je vous lirais un petit morceau de six cents vers que je viens de faire. » Et de même dans sa lettre du 24 octobre, où il reparle de son poème : « Je vous ai dit que cela s'appelait *Job*. Ce sont des vers philosophiques... » Malgré l'expression *que je viens de faire*, le poème n'était pas terminé au 19 ni au 24 octobre. Il ne le fut que le 3 novembre, comme l'indique le manuscrit : « Fin. Montculot, 3 nov. 1829. » Sur ce point, le Commentaire est d'accord avec le manuscrit et — notons le fait qui est plutôt rare — donne une date exacte. Mais pourquoi Lamartine prétendait-il avoir écrit son Harmonie *en seize heures* ? Cela est d'ailleurs d'autant moins vraisemblable qu'elle contient 656 vers, selon le compte fait par le poète lui-même.

D'après les Commentaires, on pourrait encore attribuer à l'année 1829 les deux Harmonies *Bénédiction de Dieu dans la solitude* et *Hymne de l'enfant à son réveil* (livre I, v et vii). Mais les indications données par Lamartine sont fort peu nettes : « Je venais de vivre plusieurs années à l'étranger, » dit-il dans le Commentaire de la *Bénédiction*... « J'eus un congé en 1829 (il faut lire 1828) ; je revins l'*été* à Saint-Point. » Suit un charmant tableau de famille qu'on regrette de ne pas retrouver traité dans les vers du poète. Tournons une dizaine de pages, et à propos de l'*Hymne de l'enfant*, que lisons-nous ? « Ces strophes sont du même *printemps* que la *Bénédiction*. » Que conclure de renseignements aussi peu concordants ? De deux choses l'une : ou la *Bénédiction* a été écrite en septembre 1828 immédiatement après le retour de Lamartine, et l'*Hymne de l'enfant* au printemps de 1829 ; ou les deux pièces sont du printemps de 1829. L'incertitude subsiste donc sur cette question.

L'Harmonie *Novissima Verba* fut, semble-t-il, la dernière écrite en 1829. Au milieu de novembre, Lamartine, qui venait d'être élu à l'Académie française, fit un voyage à Paris pour aller remercier ses nouveaux confrères. Nous avons vu comment

son séjour fut brusquement interrompu par la mort tragique de sa mère (19 novembre). On comprend qu'après cet affreux événement, il n'ait plus eu de longtemps la liberté d'esprit nécessaire pour écrire des poésies. Vers la fin de décembre, nous le trouvons occupé à préparer son discours de réception à l'Académie française ; il vient de faire, dit-il, son « insipide éloge » de M. Daru (1) : « Je n'ai qu'à le copier, mais voilà tout ce que je puis faire. La poésie est pour moi une fête intérieure dont je serais à mille lieues même pour en lire » (2).

C'est seulement dans une lettre du 21 janvier 1830 qu'il recommence à parler de ses vers. Il se dispose à aller passer trois mois à Paris pour prononcer son discours de réception et publier son nouveau recueil poétique ; en attendant, il « copie force Harmonies ». M. et Mme de Lamartine ne partirent pour Paris qu'au milieu de mars ; et j'incline à penser que ces longues semaines de triste méditation depuis la fin de décembre jusqu'à la mi-mars ne furent pas absolument stériles ; c'est alors, j'imagine, qu'il a dû composer le *Tombeau d'une mère* (livre III, IX) et l'*Hymne à la Douleur* (livre II, VIII).

Lamartine prononça son discours à l'Académie le jeudi 28 mars ; une lettre du 9 mai nous le montre occupé à corriger ses épreuves. C'est sans doute dans le courant d'avril qu'il écrivit le *Premier Regret* (livre IV, XIV) expression d'un retour inattendu de sa pensée vers les amours de sa vingtième année, vers Graziella, « vers les choses passées ».

A mesure qu'avançait l'impression de son recueil, il trouvait ses vers bien médiocres (lettre du 20 mai). « Cela fait peine à voir, » disait-il (3). — « Je subis le martyre, et je vais dans peu de jours le subir pire encore ; car mes vers sont médiocres, et il faut m'aller cacher à Saint-Point pour n'en pas entendre parler avec le dégoût qui les attend. J'en perds la tête, mais il est trop tard. » (20 mai.)

Enfin les *Harmonies* parurent et Lamartine rentra à Saint-Point. Le 27 juin, il écrivait à Virieu : « J'ai publié, le jour de mon départ, les *Harmonies religieuses*. Je les ai livrées à leurs chances. Elles seront ce que j'avais prévu : médiocres d'abord et, j'espère, bonnes dans quelques années. »

(1) Lamartine avait été élu comme successeur de M. Daru.
(2) Lettre de décembre 1829, classée entre celles du 17 et du 24 décembre.
(3) Lettre n° CCCCXCVII.

Cependant, quelques jours plus tard, une autre lettre à Virieu nous apprend que, dans le public et la presse littéraire, on faisait aux *Harmonies* un excellent accueil : « Les *Harmonies*... vont assez bien pour leur début. Je viens de recevoir une trentaine d'articles littéraires qui sont magnifiques. Gosselin (l'éditeur) m'écrit que cinq éditions seront écoulées en trois mois. Aussi je n'y pense plus et laisserai faire au temps le triage du bon et du plat. » (8 juillet.) Le poète disait en terminant sa lettre : « Je t'enverrai lundi les *Harmonies*. Sur les cinquante n'en lis que quinze. » Virieu reçut, en effet, le recueil et porta sur l'ouvrage un jugement favorable qui rendit son ami très heureux : « C'est un beau jour pour moi, lui répondit Lamartine, que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies*, et quel avis !... Je ne crois ni à mon sentiment propre en fait de poésie, ni à celui du public des salons, ni à celui des articles de journaux, mais je crois au tien comme infaillible... Or quand un avis si favorable se renforce encore d'une amitié de vingt-cinq ans, il n'y a rien à désirer après. Je suis content. » (29 juillet.)

Mais le succès des *Harmonies* auprès de ses amis et auprès du public n'empêchait pas Lamartine d'éprouver un regret, toujours le même : c'était de n'avoir pu exécuter le poème conçu et entrepris depuis plusieurs années. La pensée de ce grand poème ne cessait d'occuper son esprit dans les mois où il préparait la publication des *Harmonies*; et au moment même où il transmet à Virieu la nouvelle du succès de son nouveau recueil et les prévisions favorables de l'éditeur Gosselin, il s'écrie : « Mais qu'est-ce que la renommée ! ce qui est beau, c'est de faire et de faire bien. Un poème ! Un poème ! mon royaume pour un poème !... » (8 juillet 1830.) De cette pensée constante et enthousiaste sortiront quelques années plus tard *Jocelyn* et *la Chute d'un ange*, larges fragments de l'immense et irréalisable épopée qu'il avait primitivement conçue et qui fut, pendant une vingtaine d'années, l'objet idéal de son imagination de poète, de philosophe et d'écrivain.

Notre étude est terminée ; le résultat en est fort modeste. Nous n'avons réussi à dater avec précision qu'un petit nombre d'*Harmonies*, les unes composées en Italie (onze), les autres en France (neuf). Pour plusieurs autres, soit environ quatorze, nous avons atteint à de grandes probabilités. Si nous rappelons que Lamartine a coupé en deux sa pièce sur la *Retraite*, et que le poème de *Jéhovah* lui a fourni quatre Harmonies, cela fait en tout trente-huit pièces qu'il nous est possible, avec plus ou moins d'exactitude, de classer dans l'ordre de composition. — Mais plus que ce résultat matériel, d'ailleurs bien incomplet, ce qui nous paraît utile, ce qui est pour nous vraiment précieux et inestimable, c'est d'avoir suivi Lamartine dans sa vie personnelle et jusque dans l'intimité de sa pensée ; c'est d'avoir pénétré sa préoccupation dominante, toute religieuse dans ces quatre années de 1826 à 1830 ; c'est d'avoir parfois saisi sur le fait, grâce à M. des Cognets, le travail d'esprit du poète et l'effort de l'artiste pour rendre par l'art d'une exécution soignée, dans *Poésie*, par exemple, ou encore dans *Jéhovah*, dans l'*Hymne au Christ*, dans *Novissima verba*, toutes pièces que Lamartine a beaucoup travaillées, ses hautes méditations philosophiques et religieuses. Nous serions heureux si cette modeste étude, tout imparfaite qu'elle est, pouvait aider, à son tour, d'autres travailleurs, admirateurs de notre grand poète, à vivre plus intimement avec son beau et harmonieux génie.

Rennes, janvier-février, septembre-octobre 1908.

Essai d'un tableau chronologique des

I. — Harmonies composées en Italie

(mars 1826 — août 1828)

1826	mars	Florence	*Invocation*	Harm.	I. I.
»	»	»	*Hymne du matin*		I. III.
»	26 mars	»	*Hymne du soir*		I. VIII.
»	Printemps	»	1re ébauche de *Jéhovah*		—
»	1er août	Livourne	*Poésie*		I. X.
»	5 août	»	*L'abbaye de Vallombreuse*		I. XII.
»	août	»	*Aux chrétiens*		I. VI.
»	août-sept.	»	*Hymne de la nuit*		I. II.
»	17 sept.	Lucques	*Pensée des morts*		II. I.
»	?	?	*Invocation pour les Grecs*		IV. III.
1827	janvier	Florence	*Milly*		III. II.
»	février	»	*Perte de l'Anio*		II. III.
»	juin	Livourne	*Le Retour*		II. XVII.
1828	mars	Florence	*Souvenirs d'enfance*		II. XIV.
»	juin	Casciano	*L'Infini dans les cieux*		II. IV.
1828 (?)	—	Florence	*Désir*		II. XVI.
»	—	»	*Eternité de la nature*		II. XX.
»	—	»	*Encore un hymne*		III. I.
»	—	»	*Pourquoi mon âme*, etc.		III. XII.
?	—	Livourne	*La Lampe du temple*		I. IV.
?	—	Florence	*Impressions du matin*, etc.		II. VII.
?	—	»	*La voix humaine*		IV. IV.

Harmonies d'après l'étude précédente

II. — Harmonies composées en France.

(*nov. 1828 — avril 1830*)

1828	20 nov.	Montculot	*La source dans les bois*	Harm.	II. VI.
»	28 nov.	Saint-Point	*La Retraite*		III. XIII.
»	»	»	et *la Tristesse*		IV. VI.
1829	1er janv.	»	*Jéhovah, le Chêne*, etc.		II. IX. X. XI. XII.
»	22 févr.	»	*Hymne de la mort*		IV. I.
»	1er avril	»	*Hymne de l'Ange*, etc.		IV. X.
»	1er mai	»	*Hymne au Christ*		III. V.
»	Printemps (?)	»	*Bénédiction de Dieu*		I. V.
»	»	»	*Hymne de l'enfant*		I. VII.
»	Fin juillet	»	*Epître à Sainte-Beuve*		III. VII.
»	3 nov.	Montculot	*Novissima verba*		IV. XVI.
1830	janv.-mars (?)	Saint-Point	*Hymne à la douleur*		II. VIII.
»	»	»	*Tombeau d'une mère*		III. IX.
»	avril (?)	Paris	*Le premier regret*		IV. XIV.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.